

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments / Pagination multiple.
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. IV

MONTREAL, 14 JANVIER 1893.

No 2

Justice Civile et Religieuse

L'Étendard est le seul des journaux spécialement attachés aux flancs du CANADA-REVUE qui ait exprimé une opinion sur le protêt signifié à Mgr l'archevêque le 31 Décembre dernier.

Nous regrettons qu'il soit entré trop vite en lice pour connaître le document avant de le discuter, mais il avait sans doute bien hâte de s'expliquer; nous ne l'en remercions pas moins.

Si nous comprenons bien l'article de notre confrère qui est, paraît-il, inspiré, le plus grand reproche que l'on puisse nous faire est de choisir les tribunaux de notre pays pour réclamer justice au lieu de nous adresser aux tribunaux romains.

Nous n'eussions jamais cru qu'il y eût un crime là-dedans.

Pourtant nous sommes heureux d'apprendre qu'il n'est pas hérétique d'en appeler des condamnations portées par l'Ordinaire, et que Louis Veillot nous a donné dans ce sens un exemple que nous promettons de suivre.

Maintenant, Louis Veillot a porté son appel à Rome, nous portons le nôtre à Montréal; où est le mal à cela ?

Nous considérons qu'il y a dans le litige deux côtés: le côté religieux et le côté temporel; et, conformes en cela aux doctrines que nous avons toujours soutenues, nous refusons de confondre les deux choses.

Quant à ce qui est de la douleur que nous éprouvons de voir nos sentiments catholiques

méconnus par ceux-là même auxquels nous avons offert le concours de notre connaissance du monde et de mille bruits qu'ils ignorent ou qu'on étouffe autour d'eux, nous nous en rapportons au temps pour la voir s'apaiser. Nous subissons, si sévère qu'elle nous paraisse, la condamnation religieuse qui nous exclut, pour un temps du moins, des consolations ecclésiastiques, et ce n'est pas pour apporter remède à cette situation que nous nous armons de la loi civile.

Le dommage est là tout spirituel et tout personnel à chacun de nous; nous saurons, chacun pour notre part, en obtenir justice, sans avoir besoin de pousser jusqu'à Rome, parce que nous avons confiance de voir enfin reconnaître les bonnes intentions qui nous animent, la rectitude de notre cause et de notre œuvre franchement dévouée à la grandeur et au respect de l'Église catholique trop souvent compromise par erreur ou faiblesse.

Mais à côté de cela existe un dommage matériel, temporel, qu'il n'est pas du ressort religieux de juger, et dont pourtant nous avons le droit de demander compensation.

A qui nous adresserons-nous ?

Nous avons été illégalement atteints dans nos biens; des pertes considérables nous ont été occasionnées par un acte irrégulier, informe et illégal de l'archevêché. Un tort commercial a été fait à une compagnie dont nous avons en mains les intérêts et que nous sommes tenus de protéger; nous en appelons aux tribunaux de notre pays.

Quoi de plus simple? N'est-ce pas ce que

nous voyons chaque jour faire aux prêtres du diocèse? Les annales judiciaires de nos tribunaux sont là pour prouver que le clergé canadien n'en appelle pas à Rome quand il pense gagner au Canada.

L'*Etendard* prétend que nos lois sont mauvaises, qu'elles sont gallicanes et dangereuses.

Est-ce notre faute?

On s'arme, dit-il, de lois que l'on croit suffisamment hostiles à la liberté de l'Église, de lois gallicanes qui étaient déjà un grand danger pour elle, lorsque celui qui en était l'exécuteur s'appelait le roi très chrétien et que la nation pour laquelle elles étaient faites était la fille aînée de l'Église, mais qui ont un caractère autrement dangereux pour les libertés ecclésiastiques, aujourd'hui que le pouvoir qui applique ces mêmes lois restées comme un monument des erreurs du passé est un pouvoir protestant.

Voilà comme on traite nos lois françaises; voilà où le glorieux organe de la fleur de lys en est réduit pour défendre sa cause.

Mais alors, si ces lois sont telles, comment se fait-il que vous, les régenteurs du peuple, vous ayez fait si longtemps batailler notre population pour ses *institutions*, sa *langue* et ses *lois*?

Était-ce bien la peine que tant de sang fût répandu dans cette lutte sacrée pour apprendre un jour que les lois léguées par la domination française étaient déloyales et humiliantes, car c'est ainsi que s'exprime le porte-parole du clergé:

On brandit cette arme déloyale et l'on en menace sans rougir les autorités ecclésiastiques, si elles ne consentent à s'*humilier* devant le pouvoir civil.

Nous n'avons jamais compris qu'il y eût humiliation pour personne de se soumettre aux lois.

Quelle étrange doctrine prêche-t-on là, et comme elle sonne mal dans un pays comme le nôtre!

L'*Etendard* est évidemment bien en retard.

Et encore, il ajoute comme contrepartie, à propos de la levée de la censure de l'*Univers*:

L'archevêque de Paris leva son interdit, et l'*Univers*, loin de s'être rapetissé ou *humilié* par cette conduite filiale, sortit de l'épreuve considérablement agrandi aux yeux de toute l'Église.

En dépit de toute affirmation contraire et des prétentions qu'on peut élever à ce sujet, nous prétendons qu'il n'y a pas plus d'humiliation pour un évêque de se soumettre aux lois que pour un journaliste de se soumettre au Pape.

C'est en nous basant sur cet ordre d'idées que

nous sommes décidés à protéger par tous les moyens légaux notre propriété à laquelle on porte injustement atteinte.

Nous ne choisissons pas nos juges, nous prenons ceux que nous donne en matière temporelle la constitution de notre pays.

Ennemis nés de l'oppression et de l'usurpation, nous réclamons notre liberté, comme nous avons le droit de le faire; et du moment où la loi est avec nous, notre conscience est tranquille.

On nous dit:

Trainez donc les apôtres devant le Sanhédrin ou les proconsuls, c'est bien dans votre rôle; mais, au moins, ayez la décence de cesser de vous dire catholiques.

Nous avons toujours espéré que les apôtres auraient d'eux-mêmes le courage de reconnaître qu'ils ont mal compris nos intentions, ou du moins qu'on les a travesties devant eux pour obtenir notre condamnation et tenter notre ruine.

Nous pensons encore qu'ils réfléchiront avant de nous refuser la justice à laquelle nous avons droit comme tous les fidèles.

Mais, quoiqu'il arrive, nous défendrons nos intérêts et spirituels et temporels de toutes les manières, et dans cette défense nous aurons surtout un soin jaloux de ne pas suivre les conseils de nos ennemis.

DUROC.

Exemptions de Taxe

Voici les élections municipales et la réunion de la législature.

Quels sont les hommes qui vont se lever et faire entendre leur voix contre les exemptions de taxe qui ruinent la population de Montréal, arrêtent le progrès de notre ville et écrasent les contribuables?

Cinquante millions de propriétés participent à toutes les améliorations, à tous les agrandissements coûteux que nous nous imposons, et cela sans payer.

Et le fardeau va toujours croissant; pendant ce temps, les établissements exemptés sont riches, florissants.

Les Jésuites qui ont avoué réaliser *soixante*

mille dollars de bénéfice net sur la pension de leurs élèves, sont parmi les exempts, ce qui ne les empêche pas de réclamer des cent mille piastres de dommages pour céder à la ville un petit coin de leur terrain dont la valeur a plus que triplé depuis que nous nous saignons à blanc pour embellir notre ville à nos propres frais.

Il serait excessivement curieux d'établir une carte de Montréal et d'y indiquer les immeubles ou terrains qui ne payent pas de taxe.

Ces taches noires couvriraient le tiers ou le quart de la carte, et serait une excellente leçon des yeux pour montrer au peuple comment il se fait que le fisc municipal l'écrase.

Ce travail, nous l'entreprendrons un jour.

Le public comprendra enfin comment les congrégations et communautés en arrivent à ne plus pouvoir trouver de place sans se gêner les unes les autres.

Nous l'avons vu l'autre jour :

Les Sœurs du Sacré-Cœur possédaient au coin de la rue Bleury et de la rue Ste.-Catherine un magnifique terrain qui depuis de longues années n'a pas payé de taxe, ce qui ne l'a pas empêché de quintupler en raison directe des obligations que nous nous imposons et dont se réjouissaient les chères Sœurs.

Lorsque le moment leur sembla opportun pour vendre, c'est-à-dire lorsque nous eûmes donné assez de prix à leur propriété, elles la mirent en vente.

Puis, le lendemain, elles achetaient un des beaux immeubles de Montréal appartenant à la succession du Père Dowd, pour \$160,000.

L'opération de la rue Bleury les a mises en goût, elles ont doublé les prix, ne paieront pas de taxe, et, dans dix ans, leur propriété aura triplé, puis elles revendront, achèteront une propriété de \$300,000, et ainsi de suite.

En marchant sur ce pied-là, une moitié de la ville paiera bientôt pour l'autre moitié.

Comme nous le disions, les congrégations religieuses ont tellement occupé de territoire qu'elles ne peuvent plus bouger sans se déran-ger entre elles.

Voilà maintenant les paroissiens de St. Patrick qui se plaignent du nouveau couvent et lui

reprochent de faire tort à leur École paroissiale dont il sera trop rapproché.

Trop de communautés, trop de couvents pour notre bonheur !

Le temps est venu de porter remède à cela !

Le seul remède est la suppression des exemptions de taxe.

Tout le monde y gagnera.

Lorsque les ordres et communautés auront à payer des taxes, ils y regarderont à deux fois avant d'accaparer tous les terrains productifs et de les laisser fructifier pour leur bénéfice.

L'argent qu'ils consacraient à cet accaparement ils pourront alors l'employer à améliorer leur enseignement ou leur traitement des malades, pauvres ou prisonniers.

Tout le monde y gagnera.

Mais ne perdons pas de temps, et surtout ne laissons pas échapper l'occasion.

Les élections municipales arrivent à point.

Que tous ceux qui payent des taxes exigent des candidats l'engagement de travailler à l'abolition des exemptions !

CIVIS.

Ignorance Clericale

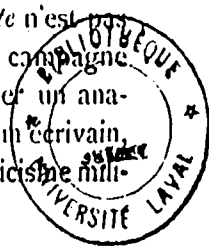
Enfin, nous avons trouvé un confrère qui se joint à nous pour déplorer l'ignorance regrettable de certains membres du clergé.

Et ce confrère n'est autre que la *Vérité* !

C'était bien la peine de nous être tombé dessus lorsque nous avons voulu signaler la faiblesse désespérante des professeurs ecclésiastiques de nos collèges et communautés qu'on s'obstine à dispenser des examens indispensables à tous les autres professeurs laïques

Nos adversaires sont bien obligés aujourd'hui de se rendre à l'évidence, et d'avouer qu'il est lamentable de voir tant de suffisance sociale mêlée à tant d'insuffisance intellectuelle.

Le prêtre que nous signale la *Vérité* n'est pas un prêtre insignifiant, un curé de campagne auquel on pourrait aisément pardonner un anachronisme politique ou littéraire : c'est un écrivain, une des plumes vigoureuses du catholicisme mili-



tant aux Etats-Unis, le Père Lambert, rédacteur du *Catholic Times* de Philadelphie, qui a publié dernièrement sur la Révolution Française, un virulent article où il prétend, qu'avant cette époque, le clergé se laissait salarier par le gouvernement, et attribue à ce système les horreurs de la Terreur.

“ Les membres du clergé français, dit-il, recevaient leur salaire de l'Etat, et faisaient partie de la machine gouvernementale. Ils étaient les fonctionnaires de l'Etat. Il faut une grâce spéciale pour n'avoir pas des sympathies pour celui qui vous paye. Recevant leurs salaires du gouvernement, les motifs de leur ultra-conservatisme étaient suspects. Leurs conseils n'étaient pas écoutés par le gouvernement qui les regardait comme ses fonctionnaires. Pour le pauvre peuple souffrant, le clergé n'avait qu'un conseil : patience, résignation, soumission, soumission. Quand le gouvernement et la dynastie furent enlevés par le cyclone de la colère populaire, le clergé est tombé en même temps.”

L'abbé Lambert est certainement animé des meilleures intentions, et cherche à donner la note vraie de la grande période d'où est sortie la liberté du monde, mais il est regrettable de lui voir commettre une erreur historique aussi grave.

Nous admettons volontiers que l'étude de cette épopée doit être écourtée et défigurée dans les cours faits dans les séminaires comme dans les livres mis à la disposition des élèves.

Mais enfin, ne voit-on pas là une preuve bien palpable de la nécessité des réformes scolaires sur lesquelles insistait l'hon. R. Masson ?

D'ailleurs, l'erreur commise par le Père Lambert n'est que peu de chose auprès de l'énormité littéraire et historique que se permet le rédacteur du *True Witness* de Montréal, lorsqu'il interprète ce même article de son confrère à propos de “ La Liberté de Parole.”

Voici cet échantillon d'éducation cléricale :

“ Si Veillot avait modéré son téméraire enthousiasme, la Révolution se serait faite sur le terrain politique seulement, et la France serait peut être chrétienne et même catholique encore aujourd'hui.”

Qu'un écrivain catholique se trompe sur les faits de la Révolution, cela se pardonne; mais qu'il représente le grand pontife Veillot trônant au pied de la guillotine, c'est trop fort.

Malgré tout le plaisir qu'on puisse éprouver à voir Louis Veillot se faire appliquer les écrivains par un organe bien pensant, c'est si bête de supposer qu'il prit part à la Révolution que nous sommes obligés de modérer notre joie et de

pleurer sur l'incomparable ignorance de tout ce monde qui prétend conseiller et régenter les fidèles de l'Eglise catholique.

La *Vérité* dit :

Il est difficile de supposer autant d'ignorance chez un prêtre.

Maintenant qu'elle a les preuves, nous croira-t-elle ?

UNIVERSITAIRE.

LA MAIRIE

Les élections municipales s'annoncent d'une façon curieuse cette année. La faute en est, les uns disent au Conseil législatif, les autres aux associations qui ont travaillé aux amendements de la charte, d'autres enfin aux rédacteurs de la charte elle-même.

L'indécision va subsister encore quelques jours pour les échevins ; pour la mairie, il n'y a plus de doute possible.

Nous allons être appelés à nous choisir un maire, et ce n'est pas une petite affaire.

A part M. McShane qui ne doute en aucune façon de ses titres à continuer de diriger nos destinées civiques, tout ne semble que confusion, et pourtant le temps avance.

En somme, l'ex-maire paraît avoir été seul l'objet d'une sollicitation officielle de la part d'une organisation sérieuse.

Les autres candidats dont il est parlé ont plutôt l'air de s'offrir eux-mêmes ou de se laisser conduire par un groupe de trop peu de consistance.

Cet état de choses est mauvais.

Les Canadiens-français ont droit cette année à avoir un maire de leur nationalité, c'est une convention reconnue ; comment, dans ces conditions, ne se produit-il pas un mouvement plus accentué dans le sens d'une candidature solidement prononcée ?

Tout le monde est dans l'expectative, et attend évidemment un mot d'ordre.

Nous avons des institutions canadiennes-françaises qui s'occupent des intérêts de notre ville, pourquoi ne disent-elles pas un mot dans la question ?

La Chambre de Commerce, l'Association Immobilière seraient parfaitement à même de se prononcer et de donner une sanction à une candidature quelconque. L'élection du maire ne se fait sur aucune question administrative puisque son pouvoir est nul : il n'y aurait donc là aucune immixtion belliqueuse. Il s'agit simplement de choisir un premier magistrat digne, par ses connaissances, son caractère, sa position sociale, et son intelligence de représenter notre cité dans les circonstances exceptionnelles auxquelles nous serons mêlés l'année qui commence.

Pour trouver ce merle blanc, il n'est pas de trop de la combinaison de plusieurs têtes et surtout de plusieurs volontés.

Comme nous le disions : qu'une organisation existante, établie, montre donc le chemin.

NOTRE DEFENSE

Le *Journal des Trois-Rivières* et la *Vérité* ont pris soin, cette semaine, d'exposer, en matière de salubrité et de morale publiques, des doctrines, orthodoxes à coup sûr, qui sont la défense la plus complète de la ligne de conduite suivie par le CANADA-REVUE.

Le *Trifluvien* avait émis la proposition suivante :

Une contestation ne peut avoir pour but et pour conséquence, que de nous amoindrir aux yeux du pays tout entier, et de dévoiler des turpitudes qu'il vaudrait mieux cacher dans l'intérêt de tout le monde et surtout pour notre honneur national.

Là-dessus, le *Journal des Trois-Rivières* dit :

« La belle doctrine ! laisser libre carrière au mal, laisser les violations de la loi et de la morale impunies, de crainte qu'il devienne plus notoire que la loi et la morale ont été offensées !

« Allons, messieurs du *Trifluvien*, vous n'êtes pas sérieux assurément ; nous ne pouvons vous croire si méchants ; car s'il fallait appliquer vos principes, ce serait un complet renversement de l'ordre social. Il faudrait, en effet, laisser en liberté le meurtrier, le voleur et les autres infractions des lois, de peur de dévoiler leurs turpitudes et de ternir notre honneur national.

Enfin, la *Vérité* approuve son confrère en ces termes :

Ces observations fort judicieuses du *Journal des Trois-Rivières* ont une portée générale, et peuvent s'appliquer, avec une égale force, à une foule de situations analogues au cas particulier qui les a provoquées. C'est celui qui

viole la loi qui est responsable du scandale donné ; non celui qui fait respecter la loi. Voilà une vérité élémentaire qu'on oublie trop souvent en ce pays.

Qu'on en prenne note !

TOUJOURS LA MEME CHOSE

Encore une semaine de plus et M. de Lorimier persiste à être introuvable.

Cependant, nous avons des nouvelles de sa santé par les journaux.

Car, c'est de la santé de M. de Lorimier qu'on s'occupe maintenant.

La santé de la victime est devenue une considération toute secondaire.

M. de Lorimier est à Boston, d'autres disent à New-York.

Sans doute, des déplacements de Nouvelle Année !

Pendant ce temps, la justice informe.

Toujours informe la malheureuse !

Avant peu, probablement, l'affaire va être classée. . . oui, avec les affaires Lamirande et Mondelet.

Par exemple, cela ne se fera sans peine, car nous sommes là pour empêcher l'éteignoir de fonctionner, à la guise de certains intéressés.

Il ne nous plaît pas qu'un monsieur, même de très bonne famille, puisse passer ses loisirs à assommer ses concitoyennes à coups de tisonnier et de fer à repasser, et s'en tienne quitte avec une petite visite chez un oncle d'Amérique.

Dussions-nous tenir deux ans l'affaire devant le public, nous ne consacrerons jamais par notre silence un acte qui serait une perversion de la saine justice.

Pas un numéro de notre journal ne paraîtra, sans que nous ne rappellions à notre magistrature qu'il y a, à deux pas de la frontière, un criminel aujourd'hui fugitif dans des circonstances que nous connaissons, et qui doit être ramené à Montréal pour subir sa peine.

Caveant consules.

MGR SATOLLI

Le *New-York Herald* et le *World* de New-York se font une guerre acharnée sur le dos de Mgr. Satolli, qui reste fort calme en présence des canards épouvantables qui éclorent de tout côté.

Le *World* est sympathique à Mgr. Satolli, ou du moins a adopté la corde sympathique dès le début, tandis que le *Herald* fait douce mine aux mécontents du castorisme américain.

Il ne se passe pas un matin sans que le rappel de Mgr. Satolli, annoncé la veille, ne soit aussitôt démenti et que son succès proclamé hier ne soit mis en doute aujourd'hui.

Il y a donc lieu de n'accorder qu'une foi très limitée à ces nouvelles toutes contradictoires.

Voici une dépêche de source évidemment plus impartiale qui semble faire prévoir une prochaine sensation :—

WASHINGTON, 7.— Comme pour donner un démenti au *Courrier de Naples*, qui annonçait l'autre soir que Léon XIII avait rappelé Mgr. Satolli, la malle reçue hier à l'Université Catholique, apporte au légat apostolique une lettre de la Propagande, dans laquelle le Pape approuve l'action de son envoyé, et le bénit.

Loin de songer à le rappeler, Léon XIII confère à son ablégat des pouvoirs encore plus étendus.

On dit à l'Université que Mgr. Satolli est tout spécialement chargé, par cette lettre, d'une nouvelle mission qui lui permettra de régler une question religieuse de la plus haute importance.

Cette nouvelle a-t-elle trait au Canada :

Quien sabe ?

BONS ET MAUVAIS JOURNAUX

La *Revue du Nord-Ouest*, organe catholique de langue anglaise, publié à Winnipeg, contenait l'autre jour une distinction vraiment admirable d'illogisme et d'impudence entre les *bons* et les *mauvais* journaux.

Nous allons donner, avec le moins de commentaires possible, les définitions de ce journal, pour que l'on voie quelle justice nous sommes en droit d'attendre de la part de ceux qui dirigent les consciences catholiques.

La *Revue du Nord-Ouest* est l'organe attitré de Mgr. Taché, dont la recommandation, signée de sa main, figure en tête du journal.

Voici ce que dit cet article :

“ Les *mauvais* journaux contiennent quelquefois de bonnes choses. Qu'est ce que nous devons penser de ce qu'il y a de bon au milieu du *mauvais* qui se trouve dans leurs colonnes ? Nous devons penser que le bien qui s'y trouve ne les empêche pas d'être *mauvais* si leurs doctrines sont intrinsèquement *mauvaises*. Dans la plupart des cas ce bien est un simple artifice pour faire passer ou au moins déguiser ce qui est essentiellement *mauvais* ; quelques bonnes qualités accidentelles n'enlèvent pas le *mauvais* caractère d'un *mauvais* homme. Un assassin et un voleur ne deviennent pas de braves gens parcequ'ils auront pu dire une prière ou donner une aumône à un mendiant. Ils sont *mauvais*, en dépit du bien qu'ils font, parceque le caractère général de leurs œuvres est *mauvais* ; et s'ils font quelquefois le bien pour dissimuler leur malice, ils sont même plus *mauvais* qu'avant.”

Ainsi, c'est bien catégorique.

Pas d'amélioration, de repentir, d'amendement possible !

Un *mauvais* journal ne peut jamais devenir *bon*, et s'il se montre *bon*, c'est qu'il est encore plus *mauvais*.

Voyons maintenant le *bon* journal :

“ D'un autre côté, il arrive quelquefois qu'un *bon* journal tombe dans certaines erreurs ou certains excès de passion pour la bonne cause, et dit ainsi des choses que nous ne pouvons pas approuver. Devons-nous pour cela l'appeler un *mauvais* journal ? Pas du tout *pour une raison inverse qui est absolument la même*. Chez le *bon* journal, le mal n'est qu'accidentel. Le bien constitue sa substance et sa condition ordinaire. *Un ou plusieurs péchés ne rendent pas un homme mauvais surtout s'il se repent et s'amende*. Les journalistes catholiques ne sont pas des anges, ce sont des hommes fragiles et pécheurs. Vouloir les condamner comme tels ou pour leurs chutes, pour tel ou tel excès, c'est professer une opinion pharisaïque et janséniste

de la vertu qui n'est pas d'accord avec la saine morale.”

Comme le tableau change pour les *bons* journaux !

Un *bon* journal ne peut pas devenir *mauvais* ; et s'il se montre *mauvais*, il n'en est que *meilleur*.

Écoutons la conclusion :

“ Pour conclure : il y a de *bons* et de *mauvais* journaux ; parmi ceux-ci il faut ranger les journaux dont les doctrines sont ambiguës et mal définies. Ceux qui sont *mauvais* ne peuvent pas être considérés comme *bons* parcequ'ils contiennent quelque chose de *bon*, et ceux qui sont *bons* ne peuvent pas être considérés comme *mauvais* parcequ'ils contiennent accidentellement quelque chose de *mauvais*.”

Que penser de la morale finale ; elle est de la force des prémisses et, le journal où la *Revue du Nord-Ouest* a puisé ces principes, s'appelle le *Progrès de l'Église* !

Il y a certainement un progrès marqué sur les notions admises.

De cette façon, plus de doute ! les *bons* resteront toujours *bons* et les *mauvais* toujours *mauvais*.

Ceci dit, plus la peine de se faire de bile. On y est, on y est !

C'est là le progrès.

L'article en question se termine comme suit :

“ Les bons catholiques qui jugeront et agiront loyalement suivant ces principes sont sûrs de ne se tromper que rarement !

Pour sûr !!!

JOURNALISTE.

CHICAGO ?

Qu'est-ce que devient la Province de Québec dans l'Exposition de Chicago ?

Dans trois mois l'Exposition va s'ouvrir, et où en sommes-nous ?

La maladie de l'hon. J. McIntosh nous a privés des services du commissaire, mais enfin les affaires n'auraient pas dû en souffrir.

Il y a longtemps que nous avons signalé la nécessité d'un second commissaire français, et l'on n'en n'a rien fait.

On voit le résultat.

La Province de Québec va encore se trouver à la queue.

Le fameux comité consultatif n'existe que sur le papier. M. l'abbé Bruchési est bien trop occupé du CANADA-REVUE pour trouver le temps de dénicher les trésors de nos collèges classiques, et les autres se reposent.

Pauvre Québec !

EXPOSANT.

Du *Monde*, qui a encouru les foudres du farouche Tardivel :

Pour se tenir en chaleur, cette semaine, la *Vérité* roule le *True Witness* (autre journal catholique), démolit M. l'abbé Dupuis, excommunie le *Trifluvien*, goudronne et empilme Mgr Satolli et le R. P. McGlynn, etc. Le *Monde* l'occupe aussi et très fort.

CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Publiée par la Compagnie de Publication du CANADA REVUE.

Directeurs :

Président : L. E. Morin, sr. ; Directeur-Gérant : A. Filiatreault ;
J. Emile Vanier, J. A. C. Madore, Joseph Fortier.

Rédacteur-en-chef : MARC SAUVALLE.

Secrétaire de la rédaction : A. FILIATREULT.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

Plus 50 cents pour livraison dans la ville de Montréal ; prix du nu
méro : 10 cents.

312 RUE CRAIG, MONTREAL.

B. P. BOITE 324

Téléphone B-11 6826

Nous adressons nos remerciements les plus sincères à nos fidèles abonnés qui nous ont déjà fait parvenir le montant de leur abonnement pour l'année courante, qui commençait avec le No. I du quatrième volume du journal, et nous invitons les autres à suivre leur exemple. Nous ne savons réellement comment témoigner notre reconnaissance à ceux qui nous ont envoyé plusieurs nouveaux abonnements. Les lettres que nous recevons de toutes les parties du continent nous enhardissent à demander à nos amis de faire un peu de travail pour nous. Il est facile à chacun de nos abonnés d'enrôler un ami, au moins, sous notre bannière — qui est celle du progrès pour les Canadiens-français — et avant peu nous aurons une très grosse liste d'abonnés d'autant plus fidèles qu'ils sont plus convaincus que nous faisons une œuvre utile à notre nationalité en faisant pénétrer la lumière dans des endroits où les ténèbres ont toujours régné.

Le Rév. M. A. Langlois, curé de Saint-Philémon, a quitté l'archidiocèse de Québec temporairement pour aller exercer le saint ministère dans le diocèse de Springfield. Le Rév. P. Thérberge, missionnaire du Labrador, le remplacera à la cure de Saint-Philémon.

Allons, voilà du progrès !

L'œuvre du CANADA-REVUE fait son effet.

Voici qui ne s'était pas vu depuis bien longtemps :

« Dernièrement, dit le *Canadien*, M. le curé Beaudry, de St-Marcel, comté de Richelieu, convoquait une assemblée des anciens et nouveaux marçouilliers. A l'heure fixée, ces messieurs se rendirent en conséquence à la sacristie, où les attendait la plus agréable des surprises. M. le curé, après avoir exprimé les sentiments qui l'animent pour ses ouailles, annonça qu'il dotait la paroisse d'un des plus beaux emplacements du village pour une salle publique, à laquelle sera jointe le logement du sacristain. »

Le gouvernement d'Ontario vient de nommer une commission pour étudier toutes les questions relatives à l'exemption des taxes et à la perception des impôts.

A quand le tour du gouvernement de Québec ?

Le temps arrive, pourtant.

Nous avons reçu la visite d'un artiste aquarelliste de grand talent, M. Tortes, récemment établi à Montréal.

Les œuvres de M. Tortes, que nous avons eu le plaisir d'examiner, dénotent de hautes connaissances et de puissantes qualités artistiques.

En attendant l'ouverture du cours public qu'il a l'intention d'organiser, M. Tortes se tient à la disposition des personnes qui voudraient s'adresser à lui, soit pour des ouvrages, soit pour des leçons, à son atelier No. 71, Côte du Beaver Hall.

Nous empruntons à l'*Amérique Française* un passage bien instructif de l'article hebdomadaire de notre confrère, M. Napoléon Thompson, qui apprécie, avec connaissance de cause, la question d'annexion au point de vue américain et au point de vue français :

Rien de plus naturel, dans la Province de Québec, que ceux qui profitent de l'éclat de choses actuel, que ceux qui vivent grassement des sueurs et des peines des autres, se récrient contre l'annexion.

Rien que de bien naturel à ce qu'ils nous disent que l'annexion sera le gouffre qui engloutira la race française du Canada, en même temps que la foi de nos ancêtres.

Voilà plus de quarante ans que l'on nous chante ces choses ! Ce cri du cœur, dicté par l'intérêt, n'a en lui-même rien de bien effrayant, si on le soumet au creuset de l'examen et des faits réels.

Annexé aux États-Unis, l'élément français du Canada ne pourrait que gagner en vigueur nationale et en influence politique, par le fait de la proximité des groupes canadiens distribués sur les frontières des États de la Nouvelle-Angleterre.

Par le fait que notre race est aujourd'hui scindée en deux noyaux à peu près égaux, nous sommes incapables d'exercer sur ce continent l'influence qui nous revient. Réunis sous un même drapeau, nous acquièrerions une influence politique, une valeur commerciale et industrielle que nous ne pouvons jamais rêver d'acquérir, aussi longtemps que nous resterons séparés.

En ce qui regarde la religion, nous ferons observer que le catholicisme aux États-Unis fait plus de progrès que dans n'importe quelle autre contrée du monde — progrès intellectuel aussi bien que progrès matériel — et, par conséquent, lorsque l'on vient nous dire que l'annexion est un danger pour la religion catholique, nous doutons carrément de l'intelligence et de la franchise de nos contradicteurs.

MANUEL TECHNIQUE UNIVERSEL par L. Mazzocchi, chez H. LeSoudier. Ce manuel très élégant et aussi très portatif, puisqu'il peut tenir dans une poche de gilet, contient un recueil de Tables et de Formules à l'usage des ingénieurs, architectes, mécaniciens, industriels, entrepreneurs, conducteurs de travaux, agents-voyers, arpenteurs, etc. Sous un petit format, sont réunies avec une foule de figures, les informations nécessaires pour les membres de ces diverses professions.

CHACUN SA PART

Les institutions de bienfaisance et de charité peuvent être divisées en deux catégories : celles qui sont d'un caractère purement local et celles qui sont destinées à donner asile à tous les malheureux d'une région ou d'un pays. Les premières comptent uniquement sur les ressources de la localité où elles sont établies. Les autres sont ou devraient être soutenues à frais communs, soit au moyen de legs ou d'aumônes, soit par des subventions de l'Etat ou d'autres corps constitués.

En principe, la charité ne connaît pas ces distinctions d'origine ou de localité. Dire que la bienfaisance doit être limitée, c'est lui appliquer un qualificatif qui jure. La charité est catholique, c'est-à-dire universelle. Elle embrasse toute l'humanité, soulage toutes les souffrances, tend la main à toutes les infortunes, et n'exclut personne de ses bienfaits. Pour avoir droit à ses faveurs il suffit d'être malheureux.

Voilà la théorie, elle est admirable et grande comme la religion qui l'a inspirée. Malheureusement, dans la pratique, ce n'est plus tout à fait la même chose. Les ressources des bienfaiteurs ne répondant pas à leur générosité, il s'en suit que les institutions de bienfaisance sont obligées de se diviser le travail, le territoire, le champ d'action et les diverses catégories de maux à soulager.

Il importe donc que la mission de chacune d'elles soit bien définie, afin que les unes ne soient pas surchargées tandis que d'autres n'ont pas l'occasion de produire toute la somme de bien dont elles sont susceptibles.

Il est assez naturel que les grands centres possèdent dans leur sein un nombre considérable de ces institutions. Là se trouvent en plus grand nombre les fortunes colossales à côté de l'extrême misère, plus de détresses à secourir et plus de ressources pour lui venir en aide.

Il n'y a pas de mal à ce que les malheureux puissent venir de loin demander aux grandes villes l'asile qu'ils chercheraient en vain dans leur pays. S'il est des endroits qui doivent ouvrir bien larges les portes de leur hospitalité aux déshérités de la famille humaine, ce sont certainement les grandes villes où viennent s'engouffrer constamment toutes les richesses produites par le travail de l'homme des champs.

La charité ne doit pas être exclusive, et je ne voudrais pour rien au monde reprocher à nos institutions charitables les services qu'elles rendent à des personnes étrangères à notre ville. Seulement, il y a une autre considération d'un ordre beaucoup moins relevé, je l'ai dit, qui mérite d'occuper notre attention.

Le soin des malades et des infirmes constitue-t-il une industrie, ou est-ce une œuvre purement philanthropique sustentée principalement par les offrandes des bonnes âmes ? Dans le premier cas, les entrepreneurs de secours aux malheureux, qui viennent s'établir dans une ville pour offrir leurs services à une clientèle recrutée au loin, doivent être classés avec les autres industriels.

Ils ne peuvent réclamer l'exemption de taxes en invoquant les services rendus à la population urbaine,

puisque'ils vendent leurs soins, leurs médicaments, le vivre et le couvert à des personnes qu'ils vont chercher au loin, souvent à l'étranger.

Ce ne sont pas les plaies sociales de la ville qu'ils guérissent, ce sont quelquefois les plaies de tout un continent. L'affluence des étrangers y est telle que le local ne peut plus suffire. On a beau l'agrandir, la clientèle étrangère grandit dans les mêmes proportions.

C'est la ville qui accorde les exemptions de taxe sous prétexte d'offrir un refuge à ses propres déshérités, et ce sont ces derniers qui ne peuvent se loger, la place étant prise par des patients venus d'endroits où il n'y a pas d'exemptions de taxe.

C'est la population urbaine qui est rançonnée constamment par les quêteuses à domicile pour la fondation, l'entretien et l'agrandissement de maisons dont on ne cesse de nous prôner l'absolue nécessité, et c'est elle seule qui est privée des avantages offerts à tous ceux qui viennent de loin, avantages qui, du reste, se paient en beaux deniers sonnants.

Dans ces conditions, le local reste toujours insuffisant pour les besoins de la ville, et les prétextes à quêtes perpétuelles ne manquent jamais.

Si c'est une œuvre toute de charité que l'on a en vue ; si ce n'est pas une industrie payante que l'on exerce, on devrait faire retomber sur chacun des membres de la société sa juste part de sacrifices. La campagne devrait pouvoir aux besoins de ses propres malades, soit en contruisant des hospices, soit en contribuant raisonnablement à l'entretien des hôpitaux de la ville.

Je sais bien que les campagnards me répondront qu'ils paient pour faire soigner leurs malades dans les hôpitaux. Je n'ignore pas non plus qu'en payant, un citoyen trouve presque toujours à se loger et à se faire traiter dans un hôpital. Cette partie-là des recettes d'une institution de ce genre n'est pas le produit d'un impôt onéreux pour le public.

Le campagnard paie comme le citoyen pour la chambre qu'il a louée ou pour les remèdes, etc., mais ce qu'il ne paie pas comme le citoyen, c'est le surcroît d'impôt nécessité par les exemptions de taxe, ce sont les souscriptions, les dépenses inhérentes aux bazars, tombolas, kermesses et autres machines à soutirer de l'argent.

C'est tout cela qui, à la longue et vu la multiplicité toujours croissante de nos institutions de charité, finit par fatiguer le contribuable montréalais et le rend un peu sceptique au sujet de l'opportunité de convertir sa ville natale en une vaste infirmerie ouverte à l'univers, mais fermée à ses propres commanditaires ou bailleurs de fonds.

J'ai employé le mot hôpital. J'ai même osé me servir du mot *hospice*, un mot bien dangereux, m'assure-t-on, mais je ne voudrais pas laisser le lecteur sous l'impression que l'encombrement dont j'ai parlé s'est produit à ma connaissance, soit à l'Hôpital-Général, soit à l'Hôtel-Dieu, soit à l'Hôpital Notre-Dame. J'ai voulu démontrer l'effet que peut produire la multiplication et l'agrandissement perpétuel d'institutions de charité dans une ville comme la nôtre, lorsque ces maisons sont entre les mains de pieuses per-

pouvait même dire qu'elle y recourait le moins souvent possible. Mais, dans ses rapports avec Gildas, le respect affectueux du fils rendait facile l'exercice de cette autorité de la mère. Le droit de remontrance n'avait jamais été contesté, pas même discuté.

Anne en profita pour dire un jour, très doucement, à Gildas :

—Écoute, mon garçon, tu as, bien sûr, quelque chose de travers dans les esprits.

Il répliqua, haussant les épaules, ce qui ne lui était point habituel :

— Bah ! mère, qu'est-ce que vous voulez donc que j'aie ?

Elle, tenace, résolue, insista :

— Si je le savais, Gildas, crois-tu que je te le demanderais, par hasard ?

Gildas affecta de rire. C'était une défaite, car la question posée par sa mère l'embarrassait.

Toutefois, il ne mit aucune mauvaise grâce, aucun entêtement à se taire. Qu'aurait-il pu répondre, d'ailleurs ? Savait-il seulement lui-même de quelle nature était le malaise qu'il éprouvait ? Un psychologue plus expert y eût peut-être perdu son latin ; à plus forte raison, ce brave garçon inculte et sincère, auquel nulle gymnastique intellectuelle n'avait enseigné l'art de distinguer les nuances et les états morbides de la conscience. Il se tira comme il put de la question, par une fin de non-recevoir, et, pour cette fois, la vieille Anne n'insista pas.

Mais l'honneur de Gildas ne fut en aucune façon modifiée par cette intervention de sa mère.

Afin de se dérober à de nouvelles enquêtes qu'il prévoyait, il lui arriva de prolonger son séjour en mer. Le venue de Mars amena quelques rémittences dans les rigueurs de la température, et, finalement, le 15 passé, le froid se mit à décroître rapidement et sensiblement. Les longues stations en mer n'offrirent plus les dangers et les peines qu'elles avaient présentés pendant le règne de la bise. Il fut possible de manier les filins et de souquer sur les avirons, sans que la peau des mains eût à pâtir de l'action corrosive du sel et de la gelée.

Toutefois la mer restait dure et les nuits étaient très pénibles. Gildas était absolument harassé à son retour, le samedi, et gagnait son lit tout de suite, sans prononcer une parole. Cela lui évitait les regards interrogateurs de sa mère.

Pourtant, il était une chose qui le gênait plus encore que la curiosité ouverte ou latente de la vieille Anne : c'était la mansuétude résignée de la petite Le Mouël.

Celle-ci avait dix-sept ans à cette heure. Elle entraînait dans le plein développement de la femme, toujours plus précoce chez les filles du peuple. Jusqu'alors elle avait vécu d'une existence effacée, celle d'une enfant facile et soumise, gardant le silence par affection autant que par respect, dissimulant sa personne et restreignant encore par délicatesse sur la part que l'amitié de ses hôtes lui faisait dans la maison.

A ce point de vue, elle n'offrait que très difficilement un sujet d'étude pour les yeux d'un observateur. Ses qualités étaient de celles qu'on appelle superficiellement "négatives", parce qu'elles se contentent d'"être" sans paraître. Modestement, comme ces violettes invisibles que trahit leur parfum à Bénodet, à Beg-Meil, dans les criques paradisiaques de la côte méridionale de l'Océan, elle embaumait l'humble maison de sa vertu, plus suavement que sa pure et candide beauté.

Et, cependant, elle devenait chaque jour plus jolie, la petite Gaïd, l'orpheline d'Audierne. Ceux qui la connaissaient un an plus tôt, et disaient d'elle en souriant : "Elle est gentille, tout de même, la petite nièce au père Le Mouël," ne l'auraient pas reconnue tout de suite aujourd'hui.

Elle avait grandi ; ses épaules étaient devenues plus larges, sa poitrine plus harmonieusement dessinée. Les bras étaient ronds et pleins comme ceux d'une femme faite, et les mains restaient petites et élégantes, comme les pieds. Une grâce ondoyante donnait à sa démarche une séduction un peu féline, enlevait ainsi à sa taille svelte et souple cette raideur massive qui alourdit les filles des champs. En même temps, dans ces larges prunelles s'allumait un regard si franc, sur ces lèvres rouges se jouait un sourire si frais, que cela seul aurait suffi pour captiver le regard et enchaîner le cœur.

Or, du jour où l'attitude de Gildas ne fut plus aussi libre, aussi cordiale, Gaïd s'effaça encore davantage.

On ne la vit plus, en quelque sorte. La mère Anne, presque aussi silencieuse qu'elle, remarqua qu'au lieu de se placer, comme naguère, auprès d'elle dans la baie de la fenêtre, elle se retirait au fond de la pièce, dans une partie sombre, fatiguant ses yeux loin de la lumière, voltant son jeune corps en se penchant davantage sur le travail.

La mère Anne s'aperçut-elle que, si Gaïd cherchait ainsi l'ombre, c'était simplement pour mieux cacher les larmes qui lui gonflaient les paupières et s'en détachaient souvent, lourdes et brûlantes, sur le coton des coutures ou la laine des tricots ?

C'était là pourtant la seule raison de cet isolement volontaire, la cause de cet éloignement voulu.

Pourquoi pleurerait-elle, la pauvre petite Gaïd Le Mouël ?

Pourquoi ? Parce que, avec plus de discernement que Gildas, elle avait lu dans son propre cœur, et que ce qu'elle y avait lu, c'était son amour profond, indestructible, pour Gildas.

O mystérieux et suave épanouissement de l'âme de la femme, formée par le choix de Dieu pour les sublimes immolations de l'amour !

Celle-ci, cette âme d'enfant, longtemps secouée, ballottée par les orages d'une vie incertaine et cruelle, avait enfin trouvé le repos nécessaire à son efflorescence virginale. Gaïd était une privilégiée du destin, et un jour, oh ! il y avait longtemps de cela, bien longtemps, puisque c'était à la fin de l'été précédent, alors que Gildas lui parlait amicalement, comme à une sœur cadette qui, elle-même, croyait ne l'aimer qu'en sœur, — un jour, elle avait, en riant comme une folle, en battant des mains, montré au frère aîné une chose miraculeuse, telle que cette chose avait été un présage à ses yeux.

Tout au fond de la crique du Trez-Hir, en un coin où le sable de la petite plage venait finir à un amoncellement de rochers éboulés, formant une échelle de gradins superposés, la nature avait accompli un simple et délicat prodige.

Une plante à coup sûr exotique, une de ces orchidées polychromes qui décorent les terres équatoriales était venue, poussée par un flot de malmes, s'échouer là, dans un creux, entre deux pierres énormes. Jamais peut-être depuis un siècle la marée n'avait atteint ce niveau ; un siècle s'écoulerait peut-être encore avant qu'elle l'atteignît. Et la plante était demeurée là, brisée, pendant misérablement, ruisselante d'eau salée, la tête en bas, les racines baignant dans la flaque claire qu'avait laissée l'eau en fuyant.

Gaïd avait vu l'épave au moment de son arrivée. Elle ne lui avait point accordé plus d'attention.

Mais, huit jours plus tard, revenant à la même place, elle avait été frappée de la transformation.

Et c'était ce jour-là que, radieuse, émerveillée, elle avait montré le spectacle à Gildas, qui, lui aussi, l'avait contemplé avec intérêt.

La plante n'était pas morte, ou plutôt elle était resuscitée.

Alors, elle n'avait plus gardé de craintes sur le lendemain de sa protégée. Peu à peu, confiante en l'avenir, elle avait négligé son emblème, elle l'avait abandonné aux seuls soins de la bienveillante nature.

Bientôt, sans qu'elle se l'expliquât, Gaïd avait senti une douleur sourdre en elle.

C'était la première angoisse, la première révélation de l'amour naissant.

Mais comment la douce fille, l'enfant sans famille qui ne quittait jamais le foyer d'adoption, avait-elle pris connaissance de son état? Comment avait-elle su le nom de ce trouble, délicieux et cruel tout à la fois, dont elle était envahie? Elle savait à peine lire et écrire, et des leçons apprises jadis à la salle d'asile d'Audierne, elle n'avait retenu que ses prières, pour les avoir répétées, à genoux au pied de son lit ou sur les dalles de l'Église, avec toute la ferveur de son âme aimante et croyante.

D'où lui venait donc cette "science du bien ou du mal" qu'aucun maître ne lui avait inculquée?

Elle lui venait du fond même de son cœur, de cette spontanéité d'origine qui permet à l'esprit d'abstraire, de séparer les effets des causes, et d'établir des différences entre les joies ou les chagrins de la veille et les chagrins ou les joies du lendemain.

Gaïd s'était aperçue, un soir, qu'elle aimait Gildas d'une étrange façon.

Certes, elle avait aimé son vieil oncle Le Mouel du plus profond, du meilleur de son cœur; elle avait pleuré toutes ses larmes sur la dépouille glacée du pauvre mort. Elle avait bien senti qu'on lui arrachait du cœur quelque chose d'intime et de sacré. Mais dans cette douleur, aussi bien que dans cette affection, elle n'avait rien trouvé d'insolite, rien d'inquiétant.

Maintenant elle redressait vers le ciel une tige un peu déformée sans doute, mais qui allait se fortifiant. Le soleil avait bu l'eau de mer; le ciel, par une ondée charitable, avait désaltéré la moribonde. Il y avait là tout au plus trois pouces de terre végétale, mais cela avait suffi pour permettre à la plante de fixer ses attaches dans le granit et de prendre à l'humus la rare alimentation qui lui était indispensable.

Doucement, Gaïd s'était serrée contre le bras de son "frère," et lui avait dit:

— Gildas, cette fleur est comme moi quand vous m'avez recueillie. Je m'en allais sur les chemins, perdue et délaissée. C'est vous qui m'avez conduite ici et qui m'avez donné l'asile sous lequel il m'est possible de vivre.

Le jeune homme n'avait rien répondu, mais Gaïd avait cru remarquer que ses prunelles étaient humides.

Elle ne s'était pas trompée, la chère petite. L'orchidée brisée par les remous du voyage et jetée à la côte, c'était elle. Elle s'était si bien faite à cette comparaison qu'elle avait fini par attacher une sorte d'intérêt superstitieux à l'existence de la pauvre plante sauvée des eaux.

Et, tous les jours, elle lui avait prodigué ses soins, apportant elle-même de la terre supplémentaire qu'elle avait répandue, entassée autour du plant primitif, afin d'en favoriser l'extension et le développement. Et elle avait eu cette joie, tant qu'avaient duré les journées chaudes, de voir l'orchidée croître, allonger ses pousses, revêtir un aspect de santé et de force qui promettait un superbe épanouissement.

C'était tout naturel qu'elle aimât son grand-oncle, et que, l'aimant, elle le pleurât.

Ainsi devait-on aimer son père et sa mère; ainsi devait-on aimer son frère, assurément.

Elle s'était fait plus lentement, mais avec des impressions plus durables, le raisonnement que s'était fait Gildas sur l'amour fraternel, le jour même où il l'avait rencontrée sur la route d'Audierne à Douarnenez.

Mais, justement, voilà qu'à ce point de sa découverte psychologique, Gaïd s'était heurtée à un doute.

Était-ce bien comme un frère qu'elle aimait Gildas?

Alors, par une suite de constatations, par une succession d'épreuves sur elle-même, l'enfant avait abouti enfin à cet aveu que l'on se fait sans oser le confirmer, et, après lequel l'amour, le véritable amour demeure le maître triomphant, absolu, du cœur et de la pensée.

Le sachant désormais, ne pouvant plus nier l'évidence à ses propres yeux, elle en avait ressenti une réelle terreur, en même temps qu'un long et intense frisson de joie. Aimer et savoir que l'on aime, n'est-ce pas le plus grand bonheur qu'un être humain puisse posséder, après celui de se savoir aimé? Et ce dernier bonheur n'est que la consécration, le couronnement du premier.

Or, la terreur de Gaïd venait de ce qu'elle ne se savait point aimée.

Dès lors, toutes les incertitudes s'unissaient pour la torturer, pour lui verser les défaillances et les angoisses.

Aimer Gildas! Avait-elle donc le droit de l'aimer? N'y avait-il pas un abîme entre eux?

Gildas, c'était déjà pour elle une créature supérieure, un être placé sur un degré plus élevé de l'échelle sociale. Ce n'était point un déshérité comme elle, ayant eu lieu de maudire la vie, de se plaindre de la destinée. Qu'il ne fut point assez riche pour être un "monsieur" comme Pierre de Trémour, qu'il demeurât pêcheur comme l'avait été son père et son grand-oncle Le Mouel, il n'importait. C'était, en tous cas, un homme libre, un homme qui serait toujours son propre maître. Ce champ et ces enclos attenants à la maison qu'il habitait, cette maison même était son bien, sa chose, comme aussi cette chaloupe de pêche dont il était le patron, ces filets, tous ces instruments ordinaires d'une carrière pénible, mais fructueuse pourtant à ses heures.

Elle, Gaïd, n'était rien, n'avait rien de tout cela: sa position, c'était la pauvreté même, le dénuement absolu.

Elle se le rappelait plus implacablement, ce départ d'Audierne.

Quand elle avait pris la route de Douarnenez, résolue à pousser plus loin encore sa course, elle était partie pour entrer en condition, pour se placer en qualité de servante. Elle avait dans sa poche les vingt francs qu'elle tenait de la charité du recteur. C'était toute sa fortune. Placée, quels gages aurait-elle obtenus? Cinq francs par mois, probablement, — dix au plus. De toute manière, elle aurait subi le joug, elle aurait appartenu à la catégorie des salariés dépendants. En un mot, ce qui était alors au bout de son chemin, c'était le servage des domesticités contemporaines.

Elle avait rencontré Gildas, et ces perspectives ravivées avaient disparu. Par sa bonne action, il l'avait, en quelque sorte, rachetée et émancipée. C'était le bienfait de cette générosité qui l'avait faite ce qu'elle était aujourd'hui. Elle lui devait tout, n'étant quelque chose que par lui, rien par elle-même.

Et c'était cet homme si parfaitement au-dessus d'elle qu'elle osait aimer! Encore une fois, en avait-elle le droit?

Pauvre petite Gaïd! Son étude du cœur humain faite sur elle-même ne pouvait lui fournir qu'une réponse, à savoir qu'il n'existe pas de degrés, pas de rangs ni de hiérarchies pour l'amour. On aime parce que l'on aime, comme on peut, non comme on veut. Et c'est précisément pour ce motif-là que l'on souffre en amour, car on voudrait bien souvent réaliser l'impossible, rompre les infranchissables barrières des convenances, des préjugés.

Et combien plus grande est la souffrance si à ce sentiment de l'impuissance vient s'ajouter le dédain ou l'indifférence de l'être aimé! Cela, c'est le coup de grâce, le fer rouge appliqué sur la plaie vive. Les âmes pures et sublimes se font un scrupule du souhait; elles s'interdisent l'espérance,

elles s'enferment dans leur douleur, et, dévorant leurs larmes, meurent de leur secret comme d'une blessure interne d'où ne peut s'épancher le sang pour les sauver.

Alors, pourtant, condamnée au silence en vertu de son propre jugement que dominait un respect rigoureux des préjugés sociaux, elle eût souhaité de toute son âme que Gildas, au lieu de la dédaigner et d'imiter sa propre réserve, tournât ses yeux vers elle et se mit à la voir telle qu'elle était devenue depuis son entrée dans la maison du pêcheur. Elle en valait la peine.

Plus elle méditait sur sa condition, plus celle-ci lui paraissait à plaindre.

Elle en vint à reporter sa pensée de plusieurs mois en arrière, au moment de sa rencontre avec Gildas. Un regret lui vint d'avoir accepté cette hospitalité bienveillante. Si elle avait poursuivi son chemin, aussi loin que l'eût conduite sa destinée, elle aurait pu avoir à souffrir, mais elle n'aurait jamais souffert comme aujourd'hui. Du moins son cœur, son pauvre petit cœur d'enfant abandonnée qui pâtissait d'amour, serait demeuré intact. Ce grand chagrin, dont elle savait maintenant la cause, elle ne l'aurait point subi; elle serait demeurée entière à ses propres yeux, libre de disposer de ses affections comme de sa personne.

Aujourd'hui, la chose n'était plus possible, hélas!

Oh! ce Gildas! non seulement il lui avait fait l'aumône, non seulement il lui avait imposé la reconnaissance et l'admiration, mais voilà que tout naturellement, sans avoir même l'air de s'en apercevoir, il lui prenait son âme!

Pour lui, sans doute, elle était demeurée la petite Gaïd, l'orpheline errante, l'enfant perdue des chemins. Il continuait le bienfait comme il l'avait commencé, simplement, sans embarras, sans ostentation. Il la traitait en sœur, rien qu'en sœur.

Et Marguerite, folle de chagrin, pleurant sur sa couture ou son tricot, songeait que cela ne pouvait pas durer. Il avait vingt-six ans, lui, Gildas; il avait dépassé de deux bonnes années déjà l'âge presque où les garçons se marient en Bretagne.

Un jour ou l'autre, cela lui arriverait. Il introduirait sa femme sous le toit commun.

Et alors, que deviendrait-elle, elle, Gaïd? De quelles oreilles apprendrait-elle la nouvelle, qui ne pouvait tarder beaucoup à éclater? De quels yeux verrait-elle l'épousée à son entrée dans la demeure, si, toutefois, celle-ci ne chassait pas du foyer la pauvre enfant recueillie?

Et, même si elle y demeurait, quel y serait son rang, quel son emploi?

Elle ne pourrait se prévaloir de la bienveillance qu'on lui avait précédemment témoignée. Une "sœur d'adoption" offusquerait à bon droit les susceptibilités de la femme, et il suffirait à Gaïd de s'interroger elle-même pour se répondre à ce sujet. Non, certainement, si les rôles étaient renversés, si c'était elle qui devenait la femme de Gildas, elle ne supporterait pas la présence à ses côtés d'une autre Gaïd, quelle qu'elle fût!

Dès lors, pour conclure, puisqu'il lui faudrait être servante, mieux vaudrait mille fois servir au dehors, loin de ce foyer où elle avait trouvé le bonheur et la paix, où elle ne trouverait plus que la honte et le désespoir.

La conclusion qui s'imposait à sa pensée devenait, de jour en jour, plus nette, plus inéluctable. C'était à elle de s'en aller la première.

.....
Un matin, le soleil s'allumant très clair à l'horizon de l'est, par dessus les roches de Camaret transformées en braises incandescentes, Gaïd, qui s'était endormie très tard, ayant passé à pleurer la majeure partie de la nuit, sentit un souvenir renaître brusquement dans sa mémoire, d'où les souvenirs récents l'avaient éloigné,

Elle songea à la plante des tropiques échouée sur les gradins de l'amphithéâtre de granit.

Tout aussitôt une angoisse sans nom lui éteignit le cœur.

La plante vivait-elle encore?

Elle l'avait négligée tout l'hiver, l'abandonnant aux seuls soins de la nature maternelle. Pourtant, au début, inconsciemment, elle y avait vu un symbole; elle avait identifié sa propre destinée avec celle de l'herbe malade.

Vite, elle voulut savoir ce que la plante était devenue; elle voulut lire les présages.

A la hâte, elle s'habilla, honteuse de s'être laissé surprendre par le soleil. Elle redouta quelques secondes une gronderie de la vieille Anne. Mais elle fut promptement rassurée à cet égard. Ce fut un doux sourire de mère tendre qui l'accueillit.

— C'est-il heureux d'être jeune, petite! — prononça la vieille femme. On dort bien à ton âge.

Et, chose qu'elle faisait rarement, la mère de Gildas ouvrit ses bras à l'orpheline en la pressant sur sa poitrine.

Elle ajouta :

— Tout de même, il fait beau ce matin, fillette. Va-t'en prendre une gorgée de bon air avant de revenir travailler. Tu as encore le temps d'arriver au Conquet pour la messe de M. le vicaire. Ça te fera une promenade.

Gaïd ne s'aperçut pas de toute la tendresse qui dictait ces conseils affectueux, Anne ayant déjà lu le secret de sa fille d'adoption.

Elle courut tout droit au rivage, traversa vivement la plage et gagna les rochers.

Mais elle n'en avait pas gagné les premiers, qu'un cri sourd jaillit de ses lèvres. Elle se laissa aller sur les marches de l'escalier titanique, et, couvrant son visage de ses deux mains, y cacha sa douleur explorée.

L'orchidée était morte.

Fille du soleil, elle n'avait pu résister aux froids de cet hiver exceptionnel.

Sa tige raide et noire s'allongeait dans le creux que naguère elle tapissait de ses feuilles.

Pauvre petite Gaïd! que lui présageait cette mort?

XI

Ce matin-là, Pierre de Trémur, assiégé de doutes nouveaux, hanté par des papillons noirs, s'était levé de fort bonne heure. Depuis qu'il avait pris part au sauvetage de la chaloupe, il affectionnait particulièrement la mer, et, sous la direction, sous les leçons de Gildas, il était arrivé à faire un très remarquable canotier.

La douceur exquise de la température amollit ses revêches et farouches préoccupations. Il se laissa pénétrer par l'odorante tiédeur de la terre, et, comme la crique de Trez-Hir resplendissait sous les diamants de l'aube, il avait poussé droit au petit cotre dont il s'était fait acquéreur, avait hissé la voile et s'était embarqué au hasard, dans le sens du vent.

Or, le vent soufflait du nord-est, le menant droit sur Toulinguet.

La brise était juste au degré qu'il faut pour bercer les rêves. Couché à l'arrière, le bras droit sur la barre, l'écoute de la voile traînante et lâche dans sa main gauche, Trémur se laissait aller dans l'incantation de ce réveil féérique.

Car c'est en mer surtout que l'aube, cette heure désirée, contraire aux natures nerveuses, qui la trouvent lugubre, revêt tout son éclat limpide, tout son charme d'irréel, tout son aspect de lumière inconnue, venue des régions qui précèdent l'empyrée, là où, peut-être, vivent les Ames

sans baptême qui usent leur immortalité dans les limbes.

Entre le haut et le bas, entre le ciel et l'eau, il n'y avait point encore de démarcation. L'horizon était tangible, immédiat, resserrant son cercle de brume à quelque deux ou trois cents mètres. Mais cette brume était fort basse, floconneuse et moutonnante, laissant le firmament très pâle et très pur au-dessus des têtes et des faites. Elle rasait l'eau et s'y traînait, et, plus loin, le cadre du tableau émergeait en lignes bleues ou mauves de la fumée blanche du brouillard. Des silhouettes rigides se profilaient, telles que les glaciés des forts dissimulés et des batteries rasantes, les mâts des grands vaisseaux à l'ancre dans la rade de Brest, lignes fantastiques, comme celles des superstructures du *Hoche*, des vergues de la *Brctagne*, de l'*Austerlitz* et du *Borda*, dont les coques énormes étaient effacées par les vapeurs des flots.

Tout au-dessous de lui, le canot n'allongeait qu'une ombre en grisaille, tant la mer, à la façon d'un miroir d'argent, absorbait toutes les teintes ambiantes dans son reflet métallique.

En tout état d'esprit, Pierre de Trémour avait aimé l'aube. Celle-ci répondait merveilleusement à ses dispositions actuelles.

Il venait de faire un séjour d'une semaine à Paris. Contrairement à l'ordinaire, ce séjour ne lui avait fait aucun bien.

Tout homme qui aime du fond de son être la simple vérité, celui-là surtout qui doute parce qu'il porte en soi comme un tact d'aveugle-né, à la faveur duquel il constate l'existence de choses qu'il ne verra jamais, ne peut s'habituer aux masques innombrables dont ce qu'on est convenu d'appeler le monde affuble la vérité.

Le romancier n'avait guère eu de motifs de prolonger son séjour dans la capitale.

Il y était venu au lendemain de la publication d'une de ses œuvres les plus récentes : le récit très bref, très dénué d'artifice, d'un drame passionnel, dont les héros avaient été deux jeunes gens de la ville, deux de ces produits morbides des grands centres de civilisation raffinée. Il avait montré l'homme tuant la femme sans se tuer lui-même, ce qui paraît être désormais la règle de nos modernes Antonys. Et lui-même, écheuré par la hideur et la platitude de ses modèles, l'écrivain s'était senti du manque d'intérêt du sujet. Il avait narré sèchement, froidement, sans conclusion, sans jugement, comme l'aurait pu faire un réclameur de chronique judiciaire.

L'attente du public avait été déçue. Quelques critiques malveillantes avaient blessé au vif l'amour-propre de Pierre. L'une d'elles, dont il avait dû, pourtant, reconnaître l'amère justesse, avait insinué que lui aussi, coryphée du naturalisme, grand prôneur des théories positivistes, était acculé à la nécessité de recourir à la fantaisie imaginative s'il voulait conserver son prestige aux yeux de ses lecteurs.

Et la critique avait terminé presque perfidement l'article par ces mots :

Allons ! le naturalisme a décidément fait son temps. Il a épuisé le stock des horreurs présentables, et le fumier sur lequel il ramasse ses sujets de prédilection a été fouillé partant de crochets littéraires qu'il n'y reste plus une seule loque à retourner, un seul tessou dont on puisse refaire l'histoire. Voilà que M. de Trémour s'amuse à nous donner du Gaboriau. Mais l'essai qu'il nous offre en ce moment n'est pas pour faire tort au renom de Gaboriau.

Ces lignes avaient exaspéré Trémour.

Il avait cru, à force de sincérité, faire "neuf." Il avait été seul à juger ainsi son œuvre.

Ses meilleurs amis, les confidents ordinaires de ses plans et de ses projets, ne l'avaient pas compris,

Un même, le plus intime, l'abordant avec un demi-sourire et un ton de voix qui était celui de la condoléance, lui avait dit, en lui serrant énergiquement les phalanges :

— Entre nous, c'est une gageure, n'est-ce pas ?

Pierre n'en avait pu supporter davantage. Il avait repris le train, le soir même du jour où ce coup de pied de l'âne lui avait été détaché, et il était rentré à Brest avec une irritation qui n'était pas loin de ressembler à un accès de bile retournée.

Et voilà pourquoi, ce matin-là, le deuxième depuis son retour, harcelé par l'insomnie, pris de l'invincible dégoût de toutes choses, heurté dans le dernier sentiment convaincu qui le tint encore, l'amour de la gloire, il avait quitté son lit dès l'aube, et se laissait aller au fil de l'eau, lentement apaisé, à son insu, par les effluves sédatifs de cet incomparable orient.

Les pensées suivaient leur courant habituel, mais avec une sorte de quiétude analogue au paisible déplacement qui emportait le bateau vers la sortie du Goulet. Car, pour les esprits de bonne foi, le doute vient toujours se clore en une impasse fatale : l'impossibilité d'aller plus loin et la contradiction de cette impossibilité. L'intelligence est comme ces jouets d'enfants qu'anime un ressort actionnant des roues. Que l'enfant souève le petit véhicule destiné à courir sur le plancher, et les roues tourneront en l'air, suspendues, emplissant la chambre du bruit de leur rotation. — De même l'esprit mû par sa propre initiative ne comprend l'obstacle que s'il est logique ; s'il s'insurge contre le rien stupide que sa raison lui montre au bout de ses investigations, et, contraint de rebrousse chemin, il conclut à l'affirmation sans contrôle ou à la négation sans principes.

— Proclamer "le vrai," — se disait Trémour, sans prendre garde qu'il méditait à haute voix, c'est faire de l'*à priori* de la métaphysique ; poursuivre le "réel" dans ses multiples transformations, c'est le cantonner dans le relatif, avec cette désolante perspective de ne jamais fournir le total des impressions humaines. Si je raconte ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, ce ne sera jamais que ce que quelques hommes auront pu voir et sentir comme moi ! Pascal l'a écrit avant moi : "Vérité en deçà des Pyrénées, — mensonge au-delà."

Il s'était laissé tomber à plat dans le fond du bateau.

Ses yeux, un peu las, commençaient à éprouver une vague somnolence. La suite de l'eau terne, mais blanche, y ajouta un effet d'hypnose. Pierre eut envie de dormir. La pensée engourdie subit l'action réflexe des sens détendus. Comme un murmure de voix berçant son doute, un soupir s'exhala de sa poitrine :

— N'importe ! qui me donnera ce "réel" ? Celui-là je le bénirai.

Il eut encore la conscience qu'étant seul sur son embarcation, il ne pouvait s'abandonner ainsi à la dérive. D'autre part, le besoin de sommeil étant impérieux, il revint à la côte et mouilla dans l'anse du Conquet. Alors, tranquille sur le sort du canot, il s'allongea bêtement à l'arrière, et la brise caressante, en baignant ses tempes, chassa de son cerveau les problèmes oisifs et fatigants du réel et de l'apparence, du relatif et de l'absolu.

Ah ! ce fut un bon somme, bienfaisant et réparateur, pendant lequel la poitrine de Pierre, régulièrement soulevée par le rythme de la respiration, s'emplit d'oxygène pur et d'iode fortifiant !

Quand il rouvrit les yeux, un son de cloche, vibrant au-dessus de sa tête, par-dessus les murailles rocheuses de la jolie station, lui révéla qu'il y avait là, tout près de lui, une vérité admise, dans l'adoration prosternée, par d'autres âmes que la sienne.

C'est le matin surtout, quand on flotte encore dans les

indécisions du réveil, que l'on devrait toujours entendre la musique. Un son de cloche, c'est une musique particulière, une harmonie en deux notes, dont l'une monte et l'autre descend, dont l'une est comme l'écho de l'autre ; si bien que, lorsque la première s'est épanchée dans les ondes sonores, la deuxième se retire et se concentre en la résonnant. Et ce chant monotone secoué par le clocher a pourtant un : inexprimable poésie, car il ne se prête à aucune combinaison savante ; il n'est que l'expression simple d'un simple sentiment : le besoin qui presse une âme, la prière qui le traduit.

Trémur avait tressailli à ce son. Quelque chose de lointain, de confus, mais, en même temps, d'ineffablement suave et pur, se réveillait en lui, une reviviscence d'impressions enfantines, de joies sans mélange, de confiance sereine, à une époque où, tout petit, ne pensant point, et, surtout, ne raisonnant pas encore, il joignait ses petites mains, agnouillé et balbutiant des formules d'invocation aujourd'hui oubliées.

Lui qui se piquait de tout ramener à la constatation de quelques sensations primitives était absolument désorienté. Sa théorie sceptique, plutôt matérialiste, était encore dépassée par l'expérience. Jamais il n'aurait soupçonné qu'il pût y avoir, dans un son de cloche, une telle puissance, une telle intensité. Celui-ci s'emparait littéralement de son être, le balançait et l'emportait dans l'espace, l'éparpillait aux quatre vents du ciel. A chaque retour de la volée, il vivait un nouvel épisode du passé, soit de joie, soit de tristesse. Ici, c'était le premier frisson ; là, le premier sanglot de l'amour. Puis une âpreté soudaine, un éclat de rire sardonique, une imprécation ou un blasphème. Puis encore une sécheresse du cœur sous les cicatrices, les bouffées de l'orgueil, l'estime de soi-même et le mépris des autres. Et, enfin, l'empire du doute proclamé surtout par pharisaïsme, et l'atroce effroi, la lamentable agonie de l'âme en face de ce vide, volontairement et trop réellement obtenu.

Tout d'un coup, la cloche eut quelques tintements brefs et rapprochés, et finit par éteindre sa sonnerie.

Il parut à Trémur qu'il reprenait pied brusquement, par un heurt sec.

Alors, ses pensées prirent un autre cours ; elles se firent plus voisines du moment actuel, de celui qu'il vivait. Cette cloche ne s'était pas mue toute seule. Une main l'avait agitée, et elle appartenait, cette main, au vieux sacristain infirme, à ce matelot de soixante-dix ans amputé du bras droit, et qui avait été un héros, un homme jeune et fort, servant une "idée" dénommée *Patrie*, lui sacrifiant sa jeunesse et sa force, les joies et les espérances de sa vie, désormais brisées par un boulet de canon. Celui-là n'avait point égoté avant d'accomplir son devoir ; il n'ergoût pas davantage aujourd'hui en tirant, de son bras gauche, la corde du clocher.

Du porche, la pensée de l'écrivain le mena dans l'intérieur de l'église.

Là, c'était sans doute une messe qui se célébrait. Il le connaissait, le célébrant. Si ce n'était pas l'abbé Kériader, c'était son vicaire. L'un et l'autre étaient de rudes gaillards. Et Pierre revivait le cauchemar de la nuit du naufrage. Il revoyait le jeune prêtre penché sur l'aviron, ce torse nu d'athlète sur les membres duquel les muscles saillaient, superbes dans leur mâle énergie. Il les voyait baignés d'eau de mer, et il songeait que ce prêtre avait accompli cet acte de dévouement sans une seconde d'incertitude ou de défaillance, alors que lui, Pierre de Trémur, avait dû se faire toute une démonstration à l'encontre des résistances de l'instinct de conservation.

En vérité, qu'avaient-ils pour eux, ces gens là qui détiennent si imperturbablement la notion du "réel" ?

L'écrivain ne s'attacha pas longuement à ces réflexions. Le sommeil l'avait reposé, mais il n'avait plus envie d'al-

ler en mer. Au hasard de sa fantaisie, il remonta les falaises de roches, passa devant les petites villas de baigneurs qui commencent à se presser au Conquet, et se dirigea vers l'église.

Il marchait en flânant, se retournant vers tous les points cardinaux pour embrasser le panorama, répondant distraitement aux saluts des gens du pays, qui le connaissaient bien.

A cette heure, la brume était tout à fait tombée, et ce ciel de mars avait la limpidité du cristal.

On voyait s'arrondir tout le féérique paysage de la rade de Brest, inondé de rayons, étincelant sous les splendeurs de la voûte, tandis qu'au loin, à perte de vue, la mer s'étalait, calme et bleue.

C'était là ce qui étonnait le plus Trémur, dans ses retours sur lui-même, qu'il ne se fût jamais lassé de ce spectacle.

La mer n'apporte point de satiété au regard.

Pierre continua de marcher vers l'église. Il prit bien son temps, car la chapelle était vide quand il y entra. Le sacristain avait même en tout le délai voulu pour éteindre les grands cierges du maître-autel. Il n'y avait plus que la petite lampe du sanctuaire qui balançait son étincelle rouge dans sa suspension de cuivre doré.

Pas un bruit, pas un souffle. L'église était vide, les portes ouvertes, afin de permettre à tout venant d'y entrer, car là, on ne refuse personne. Les plus pauvres, les plus souffrants ont accueil aux pieds du Consolateur.

Pierre entra en curieux, en indifférent. Par "déférence" pour les croyances du pays, il ôta son chapeau. Pour rien au monde, en effet, il n'eût voulu manquer de respect à ce qu'il nommait "la liberté de conscience."

Sous les piliers, dans toute la longueur de la nef, en ce moment très claire, régnait encore un parfum d'encens brûlé. Une paix profonde résultait de ce silence, et l'on entendait de là le petit bruit des lames choquant le pied des roches et la respiration grande et régulière de la mer.

Pierre resta près de l'entrée, s'abrita derrière un pilier et s'assit dans l'ombre, en proie à cette émotion indistincte que le sanctuaire donne aux plus incrédules. Lui n'avait pas toujours été l'homme sans foi qu'il était aujourd'hui. Peut-être tenait-il à écouter son cœur dans le silence, pour savoir si ses battements lui rendraient quelque chose de ses croyances perdues !

Or, il était là depuis quelques minutes, lorsqu'il entendit un bruit de pas léger sur le seuil. L'instant d'après, une femme entra dans l'église, et, trempant dévotement ses doigts dans le bénitier de pierre dure, remonta l'allée centrale de la nef jusqu'à l'autel. Arrivée aux degrés, elle se laissa tomber à genoux, et il sembla à Pierre qu'elle s'était agenouillée un peu lourdement.

La femme demeura un moment la tête courbée sur la balustrade de pierre. Aux mouvements convulsifs qui agitaient son corps, Trémur vit bien qu'elle pleurait.

Rien n'est plus émouvant que la vue des larmes, surtout lorsque ces larmes cherchent pour s'écouler à l'aise la solitude et le recueillement. La douleur qui se cache est réelle ; elle ne se ment pas à elle-même.

Déjà ému de sympathie, le romancier considéra l'explorée avec plus d'attention.

Et sa stupeur fut profonde en la reconnaissant.

La femme qui venait ainsi pleurer et prier à l'église, à l'heure où tout le reste des fidèles s'en éloignait, c'était Marguerite Le Mouël, la petite Gaïd, l'orpheline, la fille et la sœur d'adoption d'Anne et de Gildas Penhoët.

Elle au Conquet, au lieu de se tenir au Trez-Hir, dans le foyer de sa nouvelle famille !

Que venait-elle faire ici ? Quel drame y avait-il sous ces pleurs sincères ?

Or, comme Pierre de Trémur était un sceptique et un blasé, sa première hypothèse fut pour soupçonner le mal. Les apparences... superficielles donnaient raison à ce jugement précipité.

Car il savait comment on traitait Gaïd dans l'humble maison du pêcheur. Ce n'était ni l'abri offert à un misérable, ni l'hospitalité banale accordée à un indigent. C'était une place égale à celle des maîtres, la table et le couvert, les soins de chaque jour et les paroles affectueuses. Il le savait, surabondamment, puisque c'était lui-même qui, craignant pour Gildas "le coup de foudre," s'était appliqué à lui en procurer l'immunité, à lui stériliser le cœur, à le décourager d'un amour possible, probable même.

Donc, si Gaïd pleurait, c'était que ses larmes avaient une autre cause.

Les causes qui font pleurer une jeune fille de dix sept ans se ramènent toutes à une seule. Le premier chagrin sérieux ne peut être qu'un chagrin d'amour : Gaïd était donc amoureuse au point d'en souffrir.

Mais de qui était-elle éprise à ce point ?

La question saisit l'esprit de Pierre avec autant d'acuité qu'une souffrance.

Il voulut la résoudre, et, pour mieux observer, sur la pointe des pieds, il se rapprocha de l'autel.

Gaïd pleurait à chaudes larmes, et, se croyant bien seule dans l'église, ne modérait point ses sanglots.

Une pitié sans bornes, telle qu'il ne se croyait point susceptible d'en éprouver de semblable, envahit l'âme de Trémur.

Elle parlait à travers ses spasmes de douleur, elle priait à haute voix.

Et Pierre put entendre cette prière désolée, il put suivre les élans de cette aspiration vers Dieu. Il devina sous cette ferveur un désespoir progressif qui déchirait le cœur de la pauvre enfant prosternée.

Gaïd parlait à Dieu avec la naïveté touchante de sa foi. Les deux mains s'étreignirent en se soulevant, comme pour attirer le Sauveur et le retenir. Elle s'adressait à la Madone, à sainte-Anne, sa mère, à saint Joseph ; elle en implorait l'intercession. Aux formules répétées par cœur, elle mêlait des appels directs, de véritables apostrophes dans lesquels passait toute l'éloquence inculte, mais pressante, de sa jeune âme en détresse.

— "Bonne sainte Anne ! On dit que vous faites toutes sortes de miracles. Faites celui-là pour moi. Vous savez bien que je ne veux pas le mal et que ce n'est pas ma faute si je l'ai. Vous voyez combien je suis malheureuse, tout ce qu'il y a de peine dans mon cœur. Je ne vous demande pas qu'il m'aime, lui, — oh ! non ! Ce serait trop de bonheur, et je n'y ai pas droit, mais seulement que je puisse en guérir, que je puisse l'oublier !"

Elle s'interrompait en frémissant :

— "L'oublier ? Oh ! non, non, pas cela, bonne Mère ; non, je ne veux pas l'oublier, mais, seulement, ne plus en souffrir. Donnez-moi le courage de m'en aller, parce que je ne l'aurais pas par moi-même. Ils sont si bons pour moi ! J'ai été si heureuse auprès d'eux ! Je ne pourrais pas les quitter comme cela. Et pourtant, je crois que ça vaudrait bien mieux si je m'en allais !"

Alors, sans doute, la pensée de la séparation l'accablait, car elle s'affaissait sur elle-même. Le buste pliait sous le poids de cette torture morale. La jolie tête retombait sur les bras tendus, et c'étaient, pendant quelques minutes, des hoquets convulsifs, d'affreuses secousses de ce corps agité.

Il était navrant, le spectacle de ce grand, de ce mortel chagrin !

Gaïd paraissait n'avoir plus la notion du temps, la conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Tout à coup, elle avisa dans une chapelle une statue de

bois grossière, celle d'un abbé mitré, vêtu de bure, la corde liée et ceinte autour des reins. Au-dessous de l'informe image, sur le socle, on lisait le vocable de l'apôtre de la Bretagne : *Saint Gildas*.

Très invoqué sur le versant méridional de l'Armorique, théâtre principal de ses prédications ce saint l'est moins sur les côtes occidentales et septentrionales. De là la joie soulaine de Gaïd en reconnaissant l'effigie de saint Gildas.

Elle se releva d'un bond et vint se jeter à genoux derechef aux pieds de l'image.

— "Vous qui êtes son patron. — implora-t-elle, — vous savez aussi combien je l'aime ! Faites son bonheur, grand saint Gildas, mais obtenez du bon Dieu que je ne souffre plus à cause de lui."

Maintenant, Pierre était renseigné. S'il avait pu lui rester quelque doute au sujet des chagrins d'amour de Marguerite Le Mouël, ce doute était dissipé à cette heure. Il n'en restait plus l'ombre. Sa compassion pour la pauvre enfant s'accrut. Peut-être même s'y mêla-t-il un peu de remords.

Il retint son haleine et gagna l'ombre d'un confessionnal, car il prévoyait que Gaïd allait revenir sur ses pas.

En passant près de lui, elle le verrait, et il ne voulait pas qu'elle le vit. C'eût été trop de confusion pour elle.

Il aperçut la porte latérale de la chapelle ouverte. Pour expliquer sa présence en ce lieu, et pour ne point perdre la fin de cette intéressante scène, il prit le parti de sortir par la dite porte et de rentrer par l'autre, sans dissimuler sa présence en rentrant.

De cette façon la jeune fille serait prévenue qu'elle n'était plus seule dans l'église et ne redouterait point la pensée d'avoir involontairement livré son secret à un témoin.

C'était là un sentiment de délicatesse d'autant plus méritoire en Pierre de Trémur, qu'il n'avait jamais professé une bien vive sympathie pour l'orpheline. Peut-être se trompa-t-il lui-même sur la nature de ce sentiment, et ne le tint-il que pour l'expression de cette déférence de bon ton qu'il pratiquait à l'endroit de toutes les femmes, et ce à l'encontre de l'opinion un peu dédaigneuse qu'il affichait sur le peu de respect qu'elles méritent en général.

Qui qu'il en fût, il mit sur-le-champ son projet à exécution, et sortit par la petite porte des bas-côtés.

Une fois sur la place de l'humble parvis, absolument déserte, il s'arrêta pour écouter les rumeurs de l'église. La voix de Gaïd montait dans le silence, monotone, psalmodiant le *Pater* en langue kimrique :

"Hon tad pehini a son en con, hoch ano bezet sancti-
"siet, roet decomp ruanteles, ho bolonte bezet gret en duor
"evel en con. Roet decomp hon bara pebdeziec, a par-
"donet decomp hon offansu evel ma perdonomp da nopere
"ho devus hon offansu et ; ne hermettet ket e cnessomp e
"tentation ebet, o, uen hon delivret a zruc. Evelse bezet
"gret."

Pierre n'en entendit pas davantage.

— Allons, — se dit-il, — puisqu'elle prie dans son jargon familier, c'est qu'elle va finir et s'en retourner.

Et exécutant la seconde partie de son programme, il rentra dans l'église par la grande porte.

Mais dès les premiers pas il s'arrêta sur le seuil, cloué par la surprise et l'émotion.

Gaïd était revenue devant la statue de sainte Anne. Elle avait ôté sa coiffe de dentelle, et, tenant entre ses mains sa chevelure ramenée par devant, une magnifique chevelure longue et soyeuse qui lui descendait jusqu'aux genoux, elle l'offrait dans une suprême invocation !

— Tenez, sainte Anne, si vous faites un miracle, je vous la donnerai pour en faire un tableau avec des perles.

Au bruit des pas de Pierre, elle se redressa brusquement, honteuse que quelqu'un eût pu la surprendre dans ce désordre de sa toilette. Et, comme elle se retournait, rajustant tant bien que mal ses cheveux sous la petite coiffe, elle se montra à Pierre si adorablement jolie que, cette fois, ce fut vraiment un remords qu'il éprouva à la pensée d'avoir pu détourner Gildas du mariage.

Comme elle arrivait au seuil, Gaïd le reconnut, et voulut s'effacer pour le laisser passer le premier.

Il sourit, et, lui tendant la main :

— J'ai mon bateau là. Voulez-vous que je vous ramène au Trez-Hir ?

— Mais oui, monsieur Pierre, répondit elle doucement.

Ils étaient sur le pas de la porte. Gaïd tressaillit, se retourna vivement et vint mouiller ses doigts au bénitier ; puis, de son geste d'enfant candide et croyante, elle offrit l'eau bénite au romancier.

Et lui, distrait, toucha le bout de ces doigts mouillés, tandis que, machinalement, sa main commençait le signe de la croix, le rapide acte de foi des chrétiens.

Alors seulement la réflexion le ressaisit.

La main s'arrêta en chemin à la hauteur de l'épaule gauche.

Pierre, étourdi, resta là quelques secondes, gauche et embarrassé, pendant que l'orpheline, les yeux dilatés par l'étonnement, demeurerait elle-même bouche bée, ne comprenant point que cet homme vint à l'église, puisqu'il n'y pliait point le genou, puisqu'il n'y faisait pas même le signe de la croix.

Naïve en sa foi comme en son amour, elle ne s'expliquait point qu'on pût croire ou aimer à demi.

Lui penchait le front, honteux, se disant que la logique était tout entière du côté de cette enfant ; qu'elle possédait ce "réel" qu'il poursuivait en vain de sa recherche désolée, et qu'elle avait cette supériorité sublime de pouvoir tout demander et tout donner.

Lorsque, une heure plus tard, Pierre, en tirant son canot sur le sable, offrit à Gaïd l'aide de son bras pour descendre, il sentit que ce bras tremblait sous la pesée légère de sa compagne. Lui, l'homme fort, avait fléchi sous une impression étrange, inattendue. Un doute nouveau, qui ne ressemblait point à ses autres doutes, avait traversé son esprit. Était-ce donc la vérité qui venait de l'éblouir un instant, telle qu'un éclair aussitôt éteint ?

DEUXIÈME PARTIE.

AU TERME DE LA COURSE.

I

Elle avait été si forte, l'impression subie par l'écrivain, qu'il ne voulait pas demeurer plus longtemps sous son empire. Il lui sembla contraire à sa dignité d'homme instruit d'avoir pu se troubler à ce point devant l'étonnement d'une fille du peuple.

Pierre de Trémur avait éprouvé dans son doute quelque chose d'analogue à ce qu'éprouverait un gymnaste pris soudain de vertige sur la corde qui est le siège habituel de ses prouesses d'équilibre, et qu'un hasard miraculeux aurait seul préservé de la chute.

Pierre avait trente-quatre ans aujourd'hui, une année seulement de plus que le jour où il avait retrouvé son frère de lait. Il s'était décidé à passer en Bretagne la meilleure partie de son existence. Mais il est des années qui comptent double et triple, et des moments dont on peut dire qu'ils bouleversent toutes nos notions du temps et de la

durée. Tel homme de vingt-cinq ans se réveille homme mûr à la suite d'un cauchemar de sommeil ou de veille ; telle vieillarde retrouve une allégresse, un coin de son cœur sur lequel les hivers n'ont pas flétri la jeunesse de ses affections. On pourrait presque induire de ces faits que l'homme vit diversement, ou plutôt qu'il possède plusieurs facultés de vivre.

Chose étrange ! Au lendemain de cette secousse morale dont il n'avait conservé qu'une impression de bien-être et d'apaisement, Trémur fut, une fois encore, le jouet de sa raison. C'est, décidément, la moindre de nos facultés, cette intelligence dont nous sommes si fiers, qui prétend tout régenter et ne parvient qu'à restreindre le champ de nos énergies, en garrotant la volonté et bâillonnant le cœur !

Pour se dérober au plus tôt à l'influence du milieu bien-faisant qu'il venait de traverser, et dans lequel il craignait de découvrir trop d'attaches pour sa sensibilité, il prit immédiatement le parti de s'enfuir loin de cette Bretagne de granit, qui, une fois de plus, allait revêtir sa toilette des beaux jours.

Où irait-il ? Telle fut la seule question qu'il se posa.

Pas à Paris assurément. Il en venait ; il n'y avait trouvé que découragement et fatigues, blessures d'amour-propre et dégoût de la fausseté des langages. La grande ville ne l'attirait plus, loin de là. Il éprouvait même une véritable répulsion à son endroit, ayant passé l'âge où l'on se plaît encore à se plonger dans ses multiples distractions.

Où donc, alors ?

Il se souvint d'un charmant voyage qu'il avait fait, quelques semaines plus tôt, en Italie. Sa pensée très lasse demanda à sa mémoire des souvenirs riants et des images suggestives. Il se décida, quoique sans conviction, à reprendre les routes du Midi. On était en mars ; le printemps allait naître. Pierre voulut courir à sa rencontre sur l'aile de flamme des trains rapides.

Il boucla donc sa valise, et annonça à Anne Penhoët qu'il repartait pour Paris. Il serait absent quinze jours, un mois peut-être, peut être deux, selon que sa fantaisie l'inspirationait et le guiderait.

La vieille femme était habituée à ces départs imprévus. Ils n'avaient rien pour la surprendre.

Pourquoi donc, ce jour-là, eût-elle comme une tristesse inexplicable à l'annonce que lui fit Pierre de son voyage ? Pourquoi le premier cri de sa bouche, en l'apprenant, fût-il un " Ah ! " de douloureuse surprise ?

Lui, de son côté, remarqua ce trouble de sa nourrice. Il lui dit même, en riant :

— Ah ça ! mère Anne, on dirait que ça vous contrarie, que je m'en aille ?

Elle remua plusieurs fois les lèvres avant de trouver une réponse à sa question.

A la fin, tous ses efforts pour énoncer un jugement adouci n'aboutirent qu'à une explosion de son cœur.

— Eh bien ! là, c'est vrai, monsieur Pierre. S'il faut tout vous dire, je ne suis pas contente que vous partiez.

Le jeune homme regarda curieusement sa seconde mère. Cette inquiétude sans motif lui donnait un singulier malaise, aussi profond qu'inexplicable.

Il prit une chaise, s'y assit à califourchon, et, les coudes sur le dossier, le menton sur ses mains, il demanda :

— Voyons, mère Anne, nous ne sommes plus des enfants, que je sache. Pourquoi n'êtes-vous pas contente ?

Elle haussa les épaules, et, avec ce tranquille bon sens des vieillards, surtout dans le peuple :

— Ah ! dame, si je savais pourquoi, ça ne serait plus la même chose : je me raisonne rais. C'est précisément parce que je n'en sais rien que je m'alarme.

— Des pressentiments ? — voulut railler Trémur, qui n'était pas rassuré.

Il se leva de sa chaise et vint passer ses deux bras au cou de la vieille femme, avec un tendresse d'enfant gâté.

— Allons ! maman nounou, essayons de trouver à nous deux la clef de ce mystère. Tu n'es pas superstitieuse, pourtant.

Elle passa sa main ridée sur les cheveux bouclés du jeune écrivain.

— Non, mon petit Pierre. — répondit-elle, reprenant la douce familiarité des jours où elle était la vraie mère de ce beau garçon, — non, je ne pense pas être superstitieuse. Mais croire aux pressentiments, ce n'est pas de la superstition, cela. Tenez ! il y a une chose bien certaine : toutes les fois que j'en ai eu, il m'est arrivé un malheur.

— Alors, fit encore Pierre sur le ton badin, — je dois redouter un malheur ?

— Je ne dis pas cela, — répliqua Anne. — Mais je sais bien que ça m'ennuie de vous voir partir.

Il n'insista pas. Malgré lui, il se sentait sous l'influence des craintes de la vieille femme. Il brusqua la solution.

— Tout ça n'est pas très sérieux, mère Anne. Voulez-vous voir, pour moi, si je n'ai rien oublié dans ma valise ? Vous en avez encore le temps avant que je ne me mette en route pour la gare.

C'était la meilleure manière d'occuper Anne, la meilleure aussi de chasser les présages de son imagination.

Pierre alluma un cigare et s'en alla faire un tour de distraction sur la côte, le long de la mer.

Il espérait dégager ainsi son esprit de l'obsession stupide qu'y venaient d'enfanter les chimériques terreurs de sa nourrice.

Quand il eut parcouru de la sorte, une heure durant, ce chemin dont il connaissait les moindres cailloux, il revint vers la maison, avec l'intention bien arrêtée de sortir de cette impasse par un coup de tête.

— Adviennne que pourra ! — s'écria-t-il, — le sort en est jeté !

“Adviennne que pourra !” ceci était la suprême ironie jetée à son esprit par son esprit. Il pouvait donc “arriver” quelque chose ? Et c'était lui même qui confessait, sous cette formule d'incertitude, la parfaite certitude du trouble qu'il éprouvait.

Décidément, ces analyses de psychologues sont désastreuses, tout autant que cette investigation des termes que Joseph de Maistre a si ingénieusement dénommée la “métaphysique du langage.”

Il rentra sans bruit dans la maison et monta tout droit à sa chambre.

Anne y était assise sur un escabeau, occupée à ranger des chemises.

Le romancier l'aborda en riant, d'un rire qui sonnait faux.

-- Eh bien ! mère Anne, et ces pressentiments ?

— Je les ai toujours, monsieur Pierre.

— Grand bien nous fasse ! — prononça-t-il avec un peu d'humeur, en haussant les épaules. — Ils ne m'empêchent pas de partir. Mon bagage est-il bientôt prêt ?

— Tout de suite, — acquiesça la vieille femme, qui ne put étouffer un soupir en se levant.

C'était elle qui surveillait le linge et les armoires dans la maison de son “fils” au Trez-Hir. Pierre ne s'occupait guère de son vestiaire et de son trousseau que lorsqu'il était seul, à Paris ou en voyage. Ét alors, miséricorde ! comment cela marchait-il ? Il n'était pas encore assez vieux garçon pour y apporter ce soin méticuleux des célibataires qui ont dépassé la quarantaine et qui sont devenus “Jean-femme,” selon la pittoresque expression populaire. Il fallait tout l'ordre, toute l'attention d'Anne, au retour, pour rétablir un classement dans ce fouillis, pour réparer les trousés de ce gaspillage, constater les pertes dues à l'incurie du maître et aux soustractions des blanchisseuses

d'occasion. — Avec une patience d'ange, aidée grandement par Gaïd, elle repassait, raccommodait, remplaçait ou rétablissait les manquants. Sous sa main méthodique et judicieuse, chemises, draps, nappes, serviettes de tous genres et de toutes destinations, s'entassaient sur les étagères en piles symétriques dans les rangs desquelles l'impatience de Pierre avait tôt fait de mettre le désarroi.

Et, chaque fois, l'impassible et infatigable mère Anne recommençait sa besogne de classement.

En voyant l'armoire du linge ouverte, Trémour eut la fantaisie d'y jeter un coup d'œil.

Tout à coup, il avisa dans un coin un paquet soigneusement enveloppé d'une vieille toile repliée carrément et dont les joints étaient fixés aux angles par de longues épingles de cuivre.

Il n'avait jamais pris garde à la présence de ce paquet inconnu.

Intrigué, il le retira de l'armoire et le posa sur une commode. Après quoi, il retira les épingles.

Un fou rire le saisit, quand il eut rejeté les quatre coins du linge qui l'enveloppait.

Il y avait là dedans toute une layette de petit enfant, chemises, robes de nuit, jupons, bavettes, couches mobiles, chaussons de tricot, petits bonnets de flanelle ou de dentelle, piquées de rechange, draps et taies d'oreiller brodés, en un mot tout ce qu'il faut aux jeunes mères pour vêtir et tenir propres les bébés.

— Qu'est-ce que cela, nounou ? — demanda-t-il allègrement. — Est-ce en vue de mon prochain mariage que tu as enfoui ça sur mes tablettes ? M'est avis que ce sera mieux sur celles de la femme que tu as dû me trouver.

Et, comme la vieille femme s'était retournée, il fit passer sous ses yeux, une à une, les diverses pièces du trousseau.

Mais le rire un peu goguenard qui dilatait ses traits s'arrêta tout d'un coup.

Car la “mère Anne” ne riait point, elle ; bien au contraire.

Pieusement, ainsi que l'on touche à une relique, elle s'approcha du paquet, en ramassa le contenu pièce à pièce, et essaya de tout remettre en place. Des larmes emplirent ses paupières. Quelques-unes se détachèrent des cils et vinrent tomber sur les menus objets.

Pierre n'y comprenait rien. Pourtant cette émotion de sa nourrice était communicative. Elle le gagnait.

— Allons ! — s'écria-t-il — voulant réagir, — c'est le jour aux mystères, décidément !

La vieille femme passa rapidement le revers de sa main sur ses yeux pour les essuyer.

— Faut me pardonner ça, monsieur Pierre, — murmura-t-elle. — Voyez-vous, c'est plus fort que moi, — aujourd'hui surtout. Chaque fois que je revois ces choses là, les souvenirs me reviennent. Je pense au temps qui n'est plus.

— C'est donc bien vieux, ces choses là ? — questionna-t-il avec intérêt.

— Aussi vieux que vous, monsieur Pierre, puisque c'est vous qui les avez portées, — plus vieux même, puisqu'elles étaient toutes prêtes quand vous êtes venu au monde.

Oui, elle avait raison. Pierre le comprenait à cette heure. Il devinait les sentiments de sa nourrice. Une poignante émotion se dégageait de tous ces menus objets, lui étreignant le cœur, le prenait à la gorge.

La vieille Anne poursuivait, ne retenant plus ses larmes :

— Tenez, je crois la voir encore, la pauvre chère dame, lorsqu'elle cousait, lorsqu'elle taillait, lorsqu'elle brodait tout cela. Quelle joie à la pensée qu'elle allait être mère ! Elle en parlait des mois à l'avance ; elle m'appelait en riant, et me disait : “Toi, Anne, tu as déjà deux garçons et tu

sonnes qui, entraînées par leur zèle, ne songent qu'à augmenter toujours et quand même le nombre et les proportions des établissements de ce genre.

Il me serait facile de rester dans les généralités, ce qui fournirait aux journaux castors, qui ne sont pourtant pas des institutions de charité, l'occasion de me dire : "Mais, précisez donc. Vous faites peser une accusation générale sur toutes nos communautés religieuses, et vous ne pouvez citer un seul fait propre à justifier vos vaines suppositions."

Malgré tout l'ennui que j'éprouve de leur procurer cette innocente distraction, je vais être obligé de citer un cas bien authentique qui suffit à prouver l'existence de la tendance que j'ai signalée. Je veux parler de l'Hospice de la Maternité. Je suis en mesure d'affirmer que le tiers des malheureuses qui vont cacher, rue Dorchester, les suites d'une faiblesse coupable, viennent des Etats-Unis.

Il en vient aussi un nombre considérable de la province d'Ontario. La campagne fournit aussi un fort contingent.

Je suis bien aise de trouver là l'explication du chiffre énorme cité par la *Semaine Religieuse* dans son relevé du nombre des filles-mères traitées à l'hospice en question.

Par contre, je dois avouer que bon nombre de Montréalaises trouvent moyen de cacher leur honte sans aller faire une station rue Dorchester, ce qui n'est pas aussi facile pour les malheureuses qui habitent la campagne.

Dans tous les cas, celui qui voudra s'en donner la peine pourra constater comme moi que l'heure à laquelle on voit ordinairement le plus grand nombre de voitures stationner à la porte de la Maternité coïncide parfaitement avec l'arrivée des trains.

Voilà donc une institution exempte de taxe parce qu'elle est censée rendre service aux Montréalais, et qui exerce ici une industrie très utile, très charitable, qui exige assurément beaucoup de dévouement de la part des bonnes sœurs, mais qui n'en est pas moins, en pratique, affectée surtout au service de gens étrangers à la ville.

Nous n'avons pas besoin d'un établissement aux proportions aussi vastes. C'est sur la population montréalaise que retombe tout le poids des sacrifices d'argent nécessités pour son entretien. La campagne, qui s'en sert plus que nous, devrait en payer sa juste part.

Je ne vois pas pourquoi nous devrions faire tous les sacrifices lorsque trente-trois pour cent des patientes viennent des Etats-Unis. La province d'Ontario est beaucoup plus riche que la nôtre, pourquoi serions-nous obligés d'offrir un asile à ses filles-mères ?

Ces faits ne se produiraient pas si les institutions de charité, confiées à des communautés religieuses, étaient soumises à un contrôle régulier, comme c'est le cas en ce qui concerne les institutions laïques.

Dans leur propre intérêt les communautés religieuses devraient permettre, exiger même, que des commissaires laïques fussent chargés de faire un rapport de leurs opérations. Leur modestie souffrirait peut-être de voir étaler aux yeux du public la somme de bien qu'elles font avec des ressources à peu près nulles, mais la cause de la vérité exige ce léger sacrifice de leur part.

JUSTUS.

LE GRAND DÉFAUT DE NOTRE ENSEIGNEMENT

Notre enseignement, à tous les degrés, depuis l'école élémentaire jusqu'au collège, a un défaut capital : c'est qu'il est trop routinier, trop formaliste, trop machinal, trop superficiel. On bourre la mémoire des élèves d'une infinité de formules, de règles, de définitions, de mots et de phrases qu'ils ne comprennent pas, et qu'on fait semblant de leur expliquer au moyen d'autres mots qu'ils ne comprennent pas davantage, et on néglige le développement intellectuel.

La lecture à haute voix se réduit à un exercice mécanique des organes vocaux. L'enfant lit comme un automate, sans comprendre un mot de sa lecture. Le ton traînard, chantant, nasillard et niais règne à peu près partout. La lecture à haute voix, intelligente, raisonnée, expressive : ce puissant moyen de développer l'intelligence et le bon goût, de faire apprécier la beauté du style, d'enrichir le langage de l'élève, de le préparer à la composition littéraire, est chose inconnue dans la plupart des écoles, et plus inconnue dans les collèges classiques que partout ailleurs. La seule lecture en usage est un *recto tono* assommant, une psalmodie insipide. L'art de la lecture à haute voix, auquel on attache tant d'importance en Europe, est considéré ici comme une matière sans importance.

La récitation des leçons par cœur prend la plus grande partie du temps de la classe. Les malheureux élèves, après avoir passé des heures et des heures à apprendre par cœur, mot-à-mot, tant de lignes de catéchisme, d'histoire sainte, d'histoire du Canada, d'histoire de France, de géographie, etc., etc., vont, à tour de rôle, réciter ce qu'ils ont enregistré dans leur mémoire, sauf à recevoir des coups de règle et à baiser la terre si les leçons ne sont pas données textuellement. Quant à l'intelligence, on ne s'en occupe pas.

Prenez les livres d'arithmétique en usage dans nos écoles. Au lieu d'expliquer aux élèves les différentes opérations sur les premiers nombres en s'adressant aux sens de l'enfant, en lui mettant des objets matériels sous les yeux, on le lance dans des définitions et des abstractions.

A quoi bon cette métaphysique sur les nombres entiers, fractionnaires, concrets, abstraits, qui sont de l'hébreu pour les enfants ? Toujours la lettre, jamais l'esprit des choses.

L'enfant apprend à manipuler mécaniquement les chiffres. Il exécute les opérations du calcul, et n'apprend pas à les habituer aux usages habituels de la vie.

L'enseignement de la langue française n'est pas moins pitoyable ; on le fait consister à peu près uniquement dans l'étude des règles grammaticales. Et la plupart du temps on se contente de les faire apprendre par cœur sans les expliquer.

D'ailleurs, cette méthode de faire de la grammaire le pivot sur lequel tourne tout l'enseignement de la langue maternelle est fautive. A quoi sert de connaître l'orthographe d'un mot dont on ignore le sens ? Quel avantage peut-on tirer de la connaissance des règles grammaticales si on n'apprend pas à exprimer ses pensées ?

Au lieu de faire écrire des compositions aux élèves, d'appliquer l'adage connu : *fabricandus fit faber : en forgeant on devient forgeron*, en suivant une méthode raisonnée et progressive, en étudiant les bons modèles on fait apprendre aux enfants un formulaire de questions et de réponses à propos de style simple, de bon goût, d'expressions choisies, etc. Ah! s'il suffisait de dire aux élèves que le style doit avoir telle et telle qualité pour en faire des écrivains, ça serait bien commode!

Quant à l'enseignement du dessin, de l'agriculture, des leçons de choses, de la cartographie, tout cela est lettre morte. Ces matières font l'ornement des programmes, et c'est tout. Il y a bien quelques écoles où l'on fait un peu de *copiage*, et du par cœur toujours, mais rien de plus. C'est une étrange idée de vouloir faire enseigner ces branches par des personnes qui n'en connaissent pas le premier mot, et dont la science pédagogique est tellement obtuse, qu'elles ont déjà mille difficultés à communiquer aux autres le peu qu'elles savent en fait de lecture, d'écriture et de calcul.

Ailleurs, chaque fois qu'on a modifié les programmes d'études pour y inscrire des matières nouvelles, on a eu le bon sens de réunir les fonctionnaires de l'enseignement et de leur faire donner des leçons sur ces nouvelles spécialités par des hommes compétents. C'est ainsi que le dessin, l'agriculture, la gymnastique, les travaux ménagers pour les filles, ont obtenu droit de cité dans les écoles des autres pays. On ne s'est pas contenté de porter ces matières au programme et puis de se croiser les bras, on a pris des moyens efficaces et permanents pour arriver à un résultat pratique. Partout on voit le personnel enseignant se former en associations pendant les vacances, pour se mettre au courant des nouvelles méthodes, pour aller de l'avant, tandis que nous restons immobiles. Les protestants de la province de Québec, avec leurs *Teachers meetings*, leurs *Summer Schools*, leur *Provincial Association*, sont un siècle en avant de nous.

Nous sommes inondés de manuels, de livres de texte, de formulaires de questions et de réponses, de grammaires et d'exercices, des prétendus ouvrages classiques qui ne peuvent soutenir, ni au point de vue littéraire ni au point de vue pédagogique, l'examen de la critique la plus indulgente. Examinez, à côté de ces ridicules élucubrations, les livres publiés en France, en Belgique, aux États-Unis, dans l'Ontario. Quel soin d'exécution! quels perfectionnements à tous les points de vue! Qu'avons-nous à offrir qui soit comparable aux ouvrages classiques de ces pays?

Il est inutile de se le dissimuler, il est inutile de paraphraser la prière du Pharisien pour se donner de la contenance et de s'écrier : "Seigneur, nous vous remercions de ce que nous ne sommes pas comme les autres, qui sont voleurs, impies, et pleins de défauts." Les autres peuples ont coutume de se payer autrement que de paroles.

Notre éducation a besoin d'être réformée, ça crève les yeux. Cette réforme doit porter principalement sur le personnel enseignant et sur le personnel dirigeant.

Ici se présente naturellement la question des brevets; doit-on accorder à un instituteur ou une institutrice le

droit d'enseigner sans faire preuve de capacité parce qu'ils appartiennent à un ordre religieux? C'est ce que nous examinerons dans un prochain article.

DR. ZEB.

QUESTIONS SOCIALES

LA HAINE

Il est peut-être un peu tard pour parler de la mort de Jay Gould, et l'opinion publique s'est exprimée avec une si touchante unanimité sur le compte du défunt, que de plus amples appréciations de son caractère semblent superflues.

Cette figure est pourtant si étrange, si puissamment caractéristique de tout une classe d'hommes, que rien de ce qui s'y rapporte ne doit être étranger à ceux qui étudient la question sociale sur ce continent.

Gould a été l'antithèse des Carnegie. On sait que Andrew Carnegie posait au bonhomme, il faisait même de la littérature philanthropique et démocratique comme la *Triumphant Democracy*, parue à Londres, où il assurait "qu'il léguerait plutôt à un fils sa malédiction que le dollar tout puissant," ce qui ne l'empêchait de faire massacrer ses ouvriers par les Pinkerton, lorsqu'ils ne voulaient pas laisser diminuer leur salaire.

Carnegie prêchait l'*Évangile de la richesse* résumé dans ce précepte : "Frères, enrichissez-vous, entassez millions sur millions dans l'intérêt de vos semblables."

Pendant ce temps, il est vrai, il chassait la grouse en Écosse, tandis que ses employés congédiés faisaient avaler de la soupe au vert de Paris aux Hongrois qu'il avait raccolés pour faire son ouvrage à moitié prix.

Gould, au contraire, a toujours proclamé la haine de ses semblables, de ses outils, des ouvriers de sa colossale fortune.

Cette haine il affectait d'en être fier, il l'affichait. Un écrivain raconte, dans le *Nineteenth Century*, lui avoir entendu, au cours d'une traversée de l'Atlantique, faire très posément l'aveu suivant :

"Je suis, certainement, l'homme le plus détesté qu'il y ait au monde, et je ne m'en étonne pas. Il n'y a pas un homme ou une femme qui, même pour sauver leur tête, accompliraient une bonne action à mon égard, et pourquoi, moi, ferais-je du bien à aucun homme ou à aucune femme? Je suis né et j'ai été pris si bas, que chaque instant de ma carrière a été une élévation, et la conséquence est que toutes les mains que j'ai rencontrées étaient dirigées contre moi.

"Je ne puis pas me rappeler que personne m'ait dit une bonne parole ou fait du bien. Cela ne m'étonne pas, car j'ai eu à culbuter tous ceux que j'ai rencontrés, et alors pourquoi irais-je aider tous ceux qui m'ont fait obstacle? J'ai été l'architecte de ma fortune, et pour l'édifier il m'a fallu ruiner des milliers d'hommes. S'il fallait regretter une chose il faudrait regretter l'autre. Je puis dire que je ne regrette rien, pour la simple raison que tout homme que j'écrase est plus fou que moi, et je déteste les fous; naturellement aussi les fous me détestent.

"C'est heureux pour moi et heureux pour eux qu'ils

soient en majorité ; mais pourquoi les aimerais-je puisqu'ils me haïssent ? Je n'ai pas le goût d'être haï, mais je ne puis pas l'empêcher. Si l'on m'aimait, je reconnaitrais de suite que je suis un fou, et cette idée m'est insupportable. Je suis né pour faire de l'argent et être exécuté en conséquence. Je ne puis m'empêcher d'être haï pas plus que je ne puis m'empêcher de faire de l'argent. Tout le monde a eu les mêmes chances que moi pendant sa vie. Chacun a eu les yeux fixés sur les mêmes projets. Les mêmes crises sont survenues pour les autres et pour moi. Ils ont cru qu'une chose allait arriver et ils ont suivi leur idée ; j'ai cru qu'autre chose devait survenir et j'ai suivi mon idée. J'aurais été un fou d'agir contre mes convictions, et encore plus fou d'essayer de faire agir les autres contre les leurs.

“ Vous ne pouvez pas rendre service aux gens, ils ne le permettent pas. Je ne les écouterai pas et ils ne m'écouteront pas. Nous sommes quittes, et il n'y a pas lieu de se fâcher, pourtant on se fâche et on me déteste parceque je réussis ; je déteste les autres parcequ'ils échouent. En tout cas, l'un est aussi rationnel que l'autre. Si je perdais, je dois dire que je serais assez déraisonnable pour haïr les autres, et, par suite, ils me haïraient tôt ou tard. Ils pourraient peut-être essayer de m'aider, mais je ne suivrais pas leurs avis, et finalement, ils m'abandonneraient tous comme un fou, et nous nous trouverions toujours dans la même position qu'avant. Des hommes que je n'ai jamais vus ou dont je n'ai jamais entendu parler ont rôdé autour de moi avec des idées de meurtre bien arrêtées, et, s'ils avaient pu me trouver, ils auraient été assez fous pour me tuer — comme si cela avait pu leur faire quelque bien ! Il est sûrement aussi naturel pour moi de les haïr que pour eux de me haïr. J'ai été entouré pendant des années de gens pour me protéger. Si je ne détestais pas tous les hommes aussi cordialement qu'ils me détestent, je serais bien malheureux, et, pourtant, je suppose que je suis le plus misérable diable du monde entier. Quel drôle de Paradis ! ”

Il y a là sûrement de la vantardise, on sent trop le rictus méphistophélique de petit théâtre ; débitée en public, cette tirade aurait eu un certain succès.

Entre voyageurs peut-on la considérer comme sincère ?

Je ne puis le croire. Ce qui pour moi est sincère, c'est l'expression de l'amour de l'or qui suinte sous chaque mot. Cet homme est un possédé à qui sa passion fait chaque jour écraser une victime, mais c'est le remords qui parle lorsqu'il dit “ ces gens-là sont mes ennemis.”

Un cri si cruel est un aveu de l'impuissance de celui qui se croit si fort.

Il est mort fidèle à sa conduite, léguant son entière fortune à sa famille, sans en distraire un centin pour ceux qu'il a pressurés, réduits à la misère.

C'est encore une faiblesse qu'il a commise là. Il a eu la fausse honte d'être accusé après sa mort d'avoir cédé à un sentiment humain.

La disparition de cette curieuse figure n'a guère influencé la vie sociale.

Depuis longtemps il était coté, et sa conduite ne comptait guère même, comme élément de discussion dans les

graves questions du travail, auxquelles il n'a apporté aucune solution.

C'est un homme de moins, et jamais personne ne s'avisera, si l'on remettait au jour son cadavre, de s'écrier comme Henri III devant le duc de Guise assassiné : “ Je ne le croyais pas si grand.”

M. S.

BIBLIOGRAPHIE

HEINE INTIME. 1 vol., par le *Baron de Embden* chez *H. LeSoudier*, 174 Boulevard St Germain, Paris. —

Les admirateurs du poète allemand vont se réjouir de la récente publication des lettres de Henri Heine faite par son neveu le baron de Embden, mari de la délicieuse Charlotte. Ces lettres intimes, très intimes même, ont un cachet de calme et de bourgeoisie allemande qui présentent sous un nouveau jour le grand chantre des passions.

Une préface d'Arsène Houssaye nous offre un portrait vif et brillant de cette grande figure de la galerie romantique de 1830, qui, avec Byron et Musset, formait le trio international. Un des passages caractéristiques de cette correspondance est le testament moral de Henri Heine conçu en ces termes : “ Depuis quatre ans, j'ai abdiqué tout orgueil philosophique, et je suis revenu aux sentiments religieux. Je meurs croyant en un Dieu unique et éternel, créateur du monde, et dont j'implore la miséricorde pour mon âme immortelle.” Le volume est très joliment imprimé et broché avec un chic tout parisien.

CARTE DU DAHOMEY dressée par *J. Haussen*, éditée par *H. LeSoudier*. — Tout est au Dahomey maintenant, et tous ceux qui s'intéressent aux faits et gestes du Général Dodds doivent avoir entre les mains cette carte très complète qui ne coûte que 30 cents.

Les pianos et orgues Bell ont obtenu une médaille d'or à l'Exposition de la Jamaïque contre tous les pianos anglais et américains.

On appelle aujourd'hui les pianos Bell les “ Gold Medal Pianos.”

La compagnie a exposé à la dernière Exposition à Montréal, seize sortes d'orgues, mais elle en fabrique cent huit différentes sortes.

Il y a 58,000 orgues Bell en usage, dans les églises, chapelles, collèges, salons, etc.

La Cie. Bell a des certificats des plus grands pianistes du Canada, déclarant qu'ils sont supérieurs à tous les pianos vendus dans le pays.

Nous oublions de dire un mot de la sourdine que l'on trouve dans les pianos Bell.

Cette sourdine consiste en une bande de feutre large d'un pouce environ, de la longueur du piano, et qui, au moyen d'un mécanisme, se pose entre les marteaux et les cordes.

Par ce moyen, les enfants peuvent pratiquer sans troubler personne.

Nous avons aussi rencontré durant la dernière exposition, ici, aux kiosques de M.M. Willis et Cie, le professeur Fowler, organiste de l'église St Patrice, qui s'est déclaré enchanté des pianos exposés par M.M. Willis. — *Monteur du Commerce*, Nov. 18, 1892.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

LE CATÉCHISME

(Suite.)

“ *Quelles sont les principales œuvres de miséricorde corporelle ?* ”

“ Les principales œuvres de miséricorde corporelle sont au nombre de sept : donner à manger à ceux qui ont faim ; donner à boire à ceux qui ont soif ; vêtir ceux qui sont nus ; racheter les captifs ; donner l'hospitalité aux étrangers ; visiter les malades ; ensevelir les morts. ”

Que dites-vous de ce *rachat des captifs* ? Est-ce bien la peine de proscrire les romans avec tant de sévérité pour recommander des actions aussi romanesques ? De nos jours, il n'y a de captifs que les voleurs et quelques-uns de ceux qui déshonorent les familles. Oh ! mais pas tous ! Racheter ces chenapans de la captivité ne nous semble pas une œuvre pie obligatoire. De plus, l'indifférence religieuse est devenue telle que les autorités laïques ne se prêtent de bonne grâce à ce pieux négoce qu'exceptionnellement.

“ *Comment l'Eglise, au moyen des indulgences, remet-elle la peine temporelle due au péché ?* ”

“ L'Eglise, au moyen des indulgences, remet la peine temporelle due au péché, en nous appliquant les mérites de Jésus-Christ, et les satisfactions surabondantes de la Sainte Vierge et des Saints ; ces satisfactions surabondantes forment le trésor spirituel de l'Eglise. ”

La jeune Lucie, invitée par nous à expliquer ce texte, est demeurée muette. Elle n'est cependant pas embarrassée de se tirer d'un mauvais pas par des coq-à-l'âne. Mais cette fois elle n'a rien trouvé. Ce qui ne nous étonne pas. Elle a été plus heureuse dans les questions suivantes.

“ *Quelles sont les principales sources du péché ?* ”

“ Les sept principales sources du péché sont l'orgueil, l'avarice, l'impureté, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse. On les appelle communément péchés capitaux. ”

Ce que l'on appelle *communément*, c'est-à-dire ordinairement d'un nom convenu, suppose une autre dénomination, plus relevée, plus rare peut-être, mais enfin différente d'expression. Or, les *péchés capitaux* s'appellent les péchés capitaux et n'ont pas d'autre nom d'ensemble. Communément est donc de trop ; cet adjectif ne sert qu'à troubler l'enfant, témoin Lucie qui nous répondit : Communément, ça veut dire péché mortel.

“ *Que doit-on penser des personnes qui ne sont mariées que civilement ?* ”

“ Les personnes qui ne sont mariées que civilement sont dans l'habitude du péché mortel, et leur union n'est pas légitime devant Dieu parce qu'elle n'est pas faite selon les lois de l'Eglise. ”

Convendez qu'il est étrange, dans un pays où le mariage civil est inconnu, que l'on n'ait pas eu l'idée de supprimer ce passage qui ne rime à rien et qui interloque inutilement les enfants. Écoutons Lucie :

— Civilement, ça veut dire les personnes qui sont mariées avec politesse.

— Mais, voyons, mignonne, avons-nous repris, se marier

avec politesse ce n'est pas, ainsi que le dit le catéchisme, faire un péché mortel ni désobéir aux lois de l'Eglise.

— Ah ! bien, je ne sais pas. Mais je sais que *civilement* ça veut dire qu'on est poli.

L'enfant ne voulut pas sortir de là. S'appuyant sur l'autorité de son catéchisme et la certitude qu'elle a puisée dans son dictionnaire que *civilement* signifie politesse, elle reste convaincue que les personnes mariées avec politesse sont en état de péché mortel.

“ *Quel est le sixième commandement de Dieu ?* ”

“ Le sixième commandement est : Impudique point ne seras, de corps ni de consentement. ”

A notre demande, Lucie répondit : “ Impudique, ça veut dire avoir soin de son corps. ” Où l'enfant a-t-elle pris cette réponse ? Mystère ! Devant notre négation, elle a hésité, puis conclu par : “ Qu'est-ce que c'est, alors ? ” Par respect pour sa candeur, nous avons passé outre. *Consentement*, selon Lucie, signifie que l'on consent à être catholique. L'enchaînement des idées est plus visible, plus logique dans cette réponse ; mais elle ne prouve pas moins que le sixième distique du décalogue, ainsi que tous les autres du reste, laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la clarté, puisque “ Impudique point ne seras, de corps ni de consentement ” se traduit par : “ Tu auras soin de ton corps, si tu consens à être catholique ! ”

“ *Que défend le sixième commandement ?* ”

“ Le sixième commandement défend : 1, toute familiarité indécente avec le mari ou la femme d'autrui ; 2, toute immodestie sur soi-même ou sur d'autres, par regards, paroles ou actions ; 3, toute indécence dans le vêtement ; 4, tout ce qui conduit à l'impureté, comme les tableaux et les spectacles déshonnêtes, les danses vives, les livres et les journaux immoraux. ”

Nous protestons de toutes nos forces contre les termes du premier exposé des défenses de ce même commandement. TOUTE FAMILIARITÉ INDÉCENTE AVEC LE MARI OU LA FEMME D'AUTRUI, est scandaleux et ordurier dans la bouche d'un enfant. Nous conseillons aux pères de famille de coller une bande de papier sur ce passage et sur quelques autres semblables. Les défenses faites par le neuvième commandement sont rédigées de la même façon ; ce commandement défend : “ 1^o les pensées et les désirs qui ont rapport au mari ou à la femme d'autrui ; toutes les autres pensées et désirs de la chair. ”

Il y a une quantité de livres à l'index qui ne contiennent pas de lignes aussi dégoûtantes.

On a publié, en France, un petit livre ayant pour titre : PETIT MANUEL DU SOLDAT, contenant les avis et les prières propres à le guider dans l'accomplissement de ses devoirs. Paris, Wattelier, éditeur, 19, rue de Sévres — 1871. Ce livre est précédé d'un abrégé du catéchisme dans lequel nous lisons (page 31) : “ *Qu'est-ce que Dieu nous défend par les sixième et neuvième commandements ?* ”

“ Dieu nous défend les pensées volontaires, les désirs, les regards, les paroles, les actions contraires à la pureté, et tout ce qui conduit à l'impureté, comme les tableaux, les livres et les spectacles déshonnêtes, les danses, les mises immodestes, et l'intempérance dans le boire et le manger. ”

Dans aucun pays du monde, les soldats n'ont une répu-

tation de pudibonderie bien solide ; chacun sait qu'il est difficile de scandaliser un dragon. Pourtant, l'auteur du *Petit Manuel* a jugé prudent de ne pas interdire spécialement TOUTE FAMILIARITÉ INDÉCENTE AVEC LA FEMME D'AUTRUI. S'adressant à des soldats, célibataires vigoureux et bien nourris, en contact journalier avec la femme d'autrui, la recommandation était presque obligatoire ; mais comme de deux maux on doit choisir le moindre, nous imaginons que l'auteur a pensé que cette défense : TOUTE FAMILIARITÉ INDÉCENTE AVEC LA FEMME D'AUTRUI, avait un petit fumet érotique susceptible d'aller à l'encontre des recommandations divines. Il a donc eu la décence de gazer, et il est déplorable que cette réserve n'ait pas été observée ici, alors qu'il s'agit de l'éducation des petits enfants.

Il va de soi que nous n'avons pas questionné notre innocente collaboratrice sur cette infection. Nous lui avons cependant demandé ce que signifiait le mot *indécence*. Elle nous a répondu : " Indécence, c'est ce qui descend de Jésus-Christ."

Indécence, décence, descend ; la réponse était analogique.

— Et autrui, ma petite Lucie, autrui, qu'est-ce que ce mot signifie ?

L'enfant répondit :

— Autrui signifie le prêtre.

Nous sommes prêt à déclarer, sous serment, que ces réponses sont en quelque sorte sténographiées ; nous avons questionné l'enfant devant sa mère et en présence de témoins. On ne pourra donc pas nous accuser de faire de la fantaisie ou d'obéir à des tendances malveillantes. Voyez quel résultat on obtient avec de telles obscurités. Si, dans l'esprit de l'enfant, autrui signifie prêtre, quelle ne doit pas être sa stupéfaction de lire dans le catéchisme qu'il faut éviter toute familiarité avec la femme d'autrui. Il est vrai qu'il est aussi question du mari. Alors, ça se complique. La femme d'autrui, le mari d'autrui, autrui, le prêtre, tout cela tourne devant l'enfant et le fait songer. Quel bouleversement ! Quel chaos dans sa petite cervelle !

Qui nous dit que d'autres enfants, plus intelligents — ou moins — que Lucie, ne croient pas que *autrui* est un objet, un animal, un être chimérique ? Combien y en a-t-il, parmi ces chers petits anges se préparant à la première communion, qui connaissent le sens, la valeur des mots ? Pas un ! Alors, pourquoi semer dans ce catéchisme élémentaire tant d'expressions inintelligibles ? Pourquoi ne pas exposer clairement à ces bébés — car ils ne sont encore que des bébés, — à l'aide de petites historiettes, les vérités élémentaires et immuables de notre sainte religion ? Ce serait un moyen profane, cela est vrai, mais ce serait un moyen préférable à la pénible ingestion des 497 articles qui composent le petit catéchisme. D'où vient que tous les enfants comprennent et retiennent parfaitement les contes de fées et autres fictions compliquées dont on berce leur jeune âge ?...

Continuons avec Lucie :

" Qu'est-ce que l'impureté ?

" L'impureté est une affection dérégulée pour les plaisirs de la chair."

— Eh bien, Lucie, qu'est-ce que c'est que la chair ?

— C'est de la viande, nous répond l'enfant sans hésiter.

— Ah ! ... Et l'impureté, qu'est-ce que c'est ?

— L'impureté..... c'est quelqu'un qui est gourmand.

Peut-on faire une réponse à la fois plus fautive et d'une plus puissante logique ?

L'impureté étant une affection dérégulée pour la chair qui est de la viande, il s'ensuit que, dans l'esprit de notre petite raisonneuse, impureté et gourmandise sont synonymes.

Notons encore, au hasard, quelques réponses étranges :

" La Sainte Vierge est-elle vraiment mère de Dieu ?

" Oui, la Sainte Vierge est vraiment mère de Dieu, parce que la même personne qui est Fils de Dieu est aussi le fils de la Bienheureuse Vierge Marie."

Quel pathos ! Supposez un quidam demandant à son compère : " La grande modiste du coin est-elle vraiment mère de Raticon ? " Que penseriez-vous du compère, s'il répondait : " Oui, la grande modiste du coin est véritablement mère de Raticon, parce que la même personne qui est fils de Raticon est aussi le fils de la grande modiste du coin." Vous diriez que le compère est idiot ; et vous auriez raison.

" Le premier commandement défend-il d'invoquer les saints en demandant leur assistance et leur intercession ?

" Non, le premier commandement ne défend pas d'invoquer les saints en demandant leur assistance et leur intercession."

" Comment savons-nous que les Saints nous entendent ?

" Nous savons que les Saints nous entendent, parce que nous savons qu'ils sont avec Dieu, qui leur fait connaître nos prières."

Il ressort de cette réponse que l'intervention des Saints en faveur des humains est d'une efficacité plus que douteuse, puisque c'est Dieu lui-même qui leur communique nos prières. C'est comme si un solliciteur s'était adressé ainsi à l'ex-premier-ministre : " M. de Boucherville, voulez-vous prier M. A. Filiatreault, qui est dans vos bonnes grâces, de vous demander pour moi la place de L. P. Pelletier lorsqu'elle sera vacante, ce qui ne peut tarder ? "

On nous pardonnera de mêler des trivialités à un sujet aussi sérieux ; nous n'avons nullement l'intention d'être irrévérencieux, mais nous voulons démontrer à quelles interprétations bouffonnes peuvent prêter les choses les plus graves, lorsqu'elles sont exposées avec ambiguïté. Le procédé caricatural n'est-il pas le plus propre à mettre en relief les défauts physiques ou les imperfections d'un sujet ? Ces vices, sans l'exagération de la caricature ou de la charge, demeureraient inappareils malgré leur réalité.

" Quel jour le fils de Dieu s'est-il fait homme ?

" Le fils de Dieu s'est fait homme dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie, à Nazareth, le jour de l'Annonciation, lorsque l'archange Gabriel annonça à la Sainte Vierge qu'elle serait mère de Dieu."

" Quel jour Notre Seigneur est-il né ?

" Jésus-Christ est né le jour de Noël, à Bethléem, dans une étable."

Ainsi le fils de Dieu s'est fait homme, dans le sein de la Sainte Vierge, à Nazareth, le jour de l'Annonciation, et il est né à Bethléem le jour de Noël. L'annonciation est célébrée le 25 mars, Noël le 25 décembre. N'est-ce pas indiquer clairement la grossesse de Marie ? et cette indication est-elle indispensable à l'instruction des petits enfants ?

"*Que veulent dire ces paroles de Sainte Elisabeth à Marie : ' Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.'*"

"Ces paroles veulent dire que fils de Marie est la sainteté même, et que nous devons nous réjouir avec elle de ce qu'il est glorifié par son Père et adoré par les hommes."

Il nous manque probablement un des dons du Saint-Esprit, le deuxième selon toute apparence, car nous ne pouvons parvenir à comprendre que cette réponse ait un lien quelconque avec les paroles de Sainte Elisabeth : " Et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni." Et puisque nous nous élevons contre certaines expressions audacieuses répandues dans le Petit Catéchisme, nous pouvons classer parmi elles ce "*fruit de vos entrailles.*" N'est-il donc pas possible d'employer une autre tournure ? Le texte latin dit : "*le fruit de votre ventre.*" Mais les traducteurs de la Salutation angélique ont trouvé ce terme trop naturaliste. Avec une intention louable, digne d'une meilleure inspiration, ils ont remplacé ce mot cru, mais énergique, par un mot *Super* cru, mais de mauvais goût. Il est pourtant facile de traduire fidèlement les paroles de Sainte Elisabeth tout en observant les convenances modernes.

Afin de ne pas exagérer les proportions de cet article, nous nous en tiendrons aux quelques exemples que nous venons de citer. Mais, d'accord avec un grand nombre d'esprits éclairés, nous demandons la réforme du Petit Catéchisme. Il a besoin d'une révision minutieuse et complète. Il exige des éliminations nombreuses. La science efficace que l'on peut puiser dans le catéchisme tient surtout à la forme sous laquelle il est présenté. S'il est concis, clair, court, pratique en un mot, l'assimilation en sera facile aux enfants qui auront, durant toute leur vie, nettement présents à la mémoire les sublimes enseignements qu'il renferme. Si, au contraire, le petit catéchisme reste ce qu'il est, c'est-à-dire diffus, confus, plein de longueurs, les enfants ne parviendront qu'à grand-peine à l'apprendre par cœur, comme des perroquets qui ne savent ce qu'ils disent, et tout le bien moral et social qu'on est en droit d'en attendre sera perdu.

Nous osons espérer que le haut clergé, à qui nous nous adressons pour obtenir cette réforme, voudra bien entendre nos doléances. Quoique l'on ait dit récemment que les laïques étaient bien inférieurs aux prêtres, nous croyons qu'il serait sage de ne pas trop les mépriser. Le cheval est inférieur à l'homme, mais il est son auxiliaire indispensable. Souvent, pendant une nuit obscure, le cheval, la brute, s'arrête court sur le chemin. Ni les malédictions, ni les jurons, ni les coups ne peuvent le faire démarrer. Alors l'homme, son aveugle maître, plein de rage, descend du véhicule et vient prendre l'animal par la bride afin de pouvoir le torturer impunément et le contraindre à avancer. Il s'a-

perçoit à ce moment qu'un obstacle périlleux ou qu'un effrayant abîme sont les motifs du refus de service de la bête. Honteux, l'homme revient à la raison, mais il reste longtemps confus de son emportement, de sa cruauté et de son manque de clairvoyance. Quelquefois, obéissant à un mouvement naturel de reconnaissance, il caresse son cheval; mais celui-ci n'en est pas moins meurtri par les coups qu'il a reçus au préalable.

Le laïque, être inférieur, peut être aussi un auxiliaire utile pour le prêtre, et ce dernier agirait imprudemment en repoussant systématiquement son concours et ses services, qui, le plus souvent, malgré les apparences, doivent tourner à la gloire et au profit des représentants de Jésus-Christ.

Mais en matière d'éducation, nous prétendons que le laïque est, en général, infiniment supérieur au prêtre. Chez le laïque, le sentiment paternel éveille une tendresse attentive qui pousse le père à donner autre chose à son enfant que des soins impassibles; il scrute pour lui l'avenir, et au souci d'en faire un bon chrétien s'ajoute celui d'en faire un homme, un bon citoyen. Ayant vécu et souffert dans le monde et par le monde, il connaît les pièges, les luttes, les trahisons, les lâchetés et les écueils de la vie. Il pourra le guider dans tous les états, sauf peut-être dans l'état ecclésiastique, mais, de toute façon, l'éducation de l'enfant sous le contrôle paternel sera un acheminement progressif vers la perfection à laquelle nous aspirons tous. Il n'y a aucun péril à cela, car le père chrétien saura toujours allier les impérieux besoins de l'existence animale aux devoirs sacrés qu'il a contractés envers le Divin Maître.

Le prêtre, au contraire, ne connaît et ne supporte aucun des fardeaux de l'existence; il semble considérer les appétences bestiales de l'homme comme une dérogation aux lois du Créateur, qui pourtant nous les a imposées par châtement. Il parle souvent des dangers de la vie, mais ce n'est qu'en théoricien. Il s'en soucie peu d'ailleurs, car sa vie, à lui, est rendue facile et douce par le caractère exceptionnel dont il est revêtu. Pour lui, dégagé de toute attache, de toute charge, la vie n'a qu'un mobile: adorer, glorifier, servir Dieu. Hélas! tout le monde n'est pas appelé, dans la vie terrestre, à prendre part à ces jouissances anticipées. On ne peut circonscrire l'espèce humaine dans les murs d'un couvent, et il faut bien partager le temps entre les droits du Créateur et les besoins de la créature. Mais pour rendre à Dieu le culte et les hommages qui lui sont dus, il est indispensable de prévenir les défaillances morales qui puisent leur origine dans les misères matérielles. Le seul moyen d'écarter ces défaillances consiste uniquement à s'armer contre l'adversité, par une instruction intellectuelle et manuelle appropriée au pays dans lequel l'existence doit s'écouler.

Si l'on veut peser ces considérations avec impartialité, on conviendra, — au moins pour ce qui concerne les choses de l'éducation, — que les laïques, les pères de famille, ont bien voix au chapitre.

HENRI ROULLAUD.

Le CANADA REVUE se prépare à appuyer les candidats municipaux qui se prononceront contre les exemptions de taxe: Parlez pas tous à la fois!

SAGE CONCESSION

On sait que le diocèse de Kamouraska était sous le coup d'une difficulté analogue à celle de Maskinongé.

Mais cette fois-ci la leçon a servi, et nous n'aurons pas à assister à un triste spectacle d'abjuration provoquée par les vicissitudes d'un énergumène importé de l'étranger pour excommunier à volonté les Canadiens à l'écorce un peu rude, et causée par le sénile entêtement d'un évêque irrécyclable.

Les autorités ecclésiastiques ont bien voulu reconnaître que les paroissiens avaient un mot à dire sur le choix de l'emplacement des églises qu'ils bâtissent à leurs frais et dont ils payent l'entretien.

Nous pouvons compter cela comme un succès pour le CANADA-REVUE; c'est encore à son attitude qu'est due cette concession aux droits des fidèles.

Dans tous les cas, les catholiques doivent y voir un grand et sérieux changement dont ils ont le droit de se réjouir et dont la cause de la religion ne peut que profiter.

Au lieu du "à genoux" traditionnel, on commence à daigner entendre raison, et quelquefois à céder.

C'est presque du miracle!

Voici les faits d'après un journal de Québec du mois de Décembre:

La paroisse *d'en haut*, comme l'on dit à Kamouraska, trouvant un jour que l'église était trop éloignée, construisirent une petite chapelle à leurs frais, et prièrent l'Archevêque de leur donner un desservant.

Le curé se réclama de ses droits, et Mgr. Taschereau fit fermer la chapelle. La fermeture du petit temple fut le signal d'une véritable guerre entre les gens *d'en haut* et le curé.

Les pasteurs baptistes arrivèrent à Kamouraska et commencèrent une propagande active.

Le Cardinal a depuis fait examiner l'étendue de la paroisse, et a décidé qu'il y avait lieu d'accorder un temple supplémentaire. Pas besoin de dire que les gens *d'en haut* jubilent. C'est le 29 de ce mois que se fera la bénédiction de la chapelle. On y célébrera la messe le jour de l'An.

L'abbé Taschereau, retiré du collège de Ste.-Anne depuis l'année dernière, sera le desservant de la nouvelle paroisse, et il restera à Kamouraska jusqu'à ce qu'un presbytère soit construit.

L'ELECTRICITE PRATIQUE

L'abbé Laflamme a ouvert à Québec un cours d'Electricité Pratique.

Nous, ne voulons pas rester en arrière du vénérable savant, et nous allons ajouter un chapitre à ses précieux enseignements.

La scène se passe quelque part dans l'Ouest américain:

John Varner, jeune télégraphiste d'avenir, est assis devant son appareil; son visage est empreint d'une certaine pâleur, mais il paraît néanmoins très calme et indifférent à la situation extraordinaire dans laquelle il se trouve.

Un étranger, coiffé d'un sombrero historié et vêtu d'une casaque de buffle aux franges multiples, s'appuie sur la table, son coude repose sur des papiers et sa main levée tient un lourd revolver à six coups.

Le six-coups est fixé sur Varner.

Dans cette position s'engage la conversation suivante:

— A quelle heure passe l'express?

— Il doit passer dans une heure et demie, mais il a une heure de retard.

— Une heure de retard, hein?

— Oui; de plus, il n'arrête pas ici. Il vous faut aller à Bloomville si vous voulez prendre l'express.

— Mais si vous lui télégraphiez à Bloomville d'arrêter ici, il arrêterait, n'est-ce pas?

— Non, il n'arrêterait pas.

— N'a-t-il jamais arrêté?

— Une fois ou deux.

— Qui l'a fait arrêter?

— Des ordres du contrôleur du trafic.

— Où reste-t-il?

— A Centre City.

— Bon. Alors les dépêches de Centre City à Bloomville doivent passer par ce bureau, n'est-ce pas?

— Certainement.

— C'est bon. Alors vous pourriez envoyer une dépêche d'ici, et les gens de Bloomville ne pourraient pas savoir si elle ne vient pas de Centre City. Vous pourriez, n'est-ce pas?

— Je pourrais, mais je ne veux pas.

— Oh, vous ne voulez pas? Pas même si je vous le demandais? Eh bien, jeune homme, je vais être franc avec vous. Si vous n'envoyez pas immédiatement la dépêche que je vais vous dicter, moi, je vais vous envoyer deux ou trois balles dans la tête. Nous avons déterré et tordu les rails à la courbe qui se trouve à dix arpents d'ici, par conséquent le train arrêtera sûrement dans tous les cas, et il va y avoir un écrabouillement général. Maintenant, nous ne voulons faire de mal à personne. Nous désirons uniquement nous emparer d'un certain paquet qui est dans le wagon des messageries. Nous savons qu'il y est. Nous nous attendons bien d'avoir à tuer au moins un des employés, car il y aura certainement un gardien spécial pour le paquet. Si vous n'arrêtez pas vous-même le train, vous aller peut-être tuer une cinquantaine de personnes, et, de plus, vous allez y passer vous aussi. Au contraire, si vous êtes gentil, les bonnes gens du sleeping-car ne sauront même rien de ce qui s'est passé, et nous aurons le magot sans ennui; savez-vous?

— Je comprends; mais laissez-moi réfléchir un moment.

— C'est bon, dépêchez-vous, il n'y a pas de temps à perdre.

— La voie est-elle démolie maintenant, ou allez-vous la démolir si je n'arrête pas le train?

— C'est tout préparé.

— C'est bon, je vais arrêter l'express.

— Maintenant, écoutez, jeune homme. Je veux que vous compreniez bien que si vous voulez nous blaguer, vous n'y réussirez pas, et vous allez sauter. Personne ne peut approcher d'ici, mes amis sont autour de la cabane et ne laisseront passer âme qui vive.

— Rassurez-vous; personne ne vient ici la nuit, pas plus que dans le jour, d'ailleurs.

— C'est bon ; seulement, je tiens à ce que vous saisissiez bien la position. Nous avons tous de bons chevaux, et quand bien même vous amèneriez dans ce train tout un régiment, il ne nous attrapperait pas, et je vous assure qu'avant de remonter à cheval je vous clouerais un chapelet de balles dans le corps.

— Je comprends.

— C'est bon ; alors, marchez.

L'opérateur posa sa main sur le levier, mais s'arrêta pour réfléchir, sans faire marcher l'appareil.

— Écoutez, vous, un peu ; dépêchez-vous. Je n'entends pas que vous fassiez le farceur avec moi.

L'opérateur se retourna si brusquement vers son interlocuteur que celui-ci dut instinctivement relever son revolver.

— Voulez-vous me faire le plaisir de fermer votre maudite bouche ? Je commencerai quand je serai prêt, tâchez de ne pas l'oublier ? C'est moi qui fais marcher cette machine là, ne l'oubliez pas, non plus. Si vous n'êtes pas content, tirez, et le diable vous emporte, vous télégraphierez vous-même.

— Voilà qui est parler, s'écria le cowboy avec admiration ! C'est comme cela que se font les affaires. Je veux être damné si jamais j'ai entendu un homme parler comme vous avec un revolver pointé sur lui. Marchez, et si vous êtes franc avec nous, nous verrons à vous faire une part. Par exemple, c'est fatigant de rester ici, et je vais prendre une chaise. Allez ; que je ne vous dérange pas.

— C'est bon, fit l'opérateur, faites comme chez vous.

Puis, se tournant vers la table, il commença à télégraphier.

Klick et lick, klick et lick, klick et lick, faisait l'instrument.

— Qu'est-ce que ça veut dire, demanda le cowboy, oubliant ses promesses de non intervention faites un instant avant ; c'est tout la même chose.

— Certainement, je demande le bureau de Bloomville.

Klick et lick, klick et lick, — chuck.

— Ça y est ; je l'ai. Maintenant, ne m'interrompez pas. Je vous dirai tout quand j'aurai fini.

Le malheureux bandit se penchait avec un air tristement intrigué. Il n'y a aucun doute qu'il aurait donné beaucoup pour en savoir autant en télégraphie qu'au tir au pistolet. "Stevens est-il ici ?" demanda l'opérateur à Bloomville ; dites lui que Varner le demande."

Après quelques instants, l'instrument de la petite station solitaire répondit.

Alors Varner expédia rapidement le message suivant :

"La cabane est aux mains d'un espèce de brigand qui a un pistolet braqué sur moi pendant que je télégraphie. Je crois que c'est la bande du comté de Zama qui m'entoure. Ils viennent pour voler l'express. Je suis supposé lui télégraphier l'ordre d'arrêter ici. Pouvez-vous constituer chez vous un train spécial et envoyer le shérif avec un fort peloton pour ramasser toute la bande ?"

"Je vais le faire de suite. Il y a justement ici une locomotive à marchandises ; on mettra les hommes dans des chars fermés."

"Non, ne faites pas cela. Faites un train de passagers, mettez un Pullman en arrière si vous en avez un, et donnez lui tout l'air d'un express si vous pouvez. Puis, envoyez-le à l'heure réglementaire, et retenez le train jusqu'à ce que celui-ci revienne."

"Bonne idée ; mais vous, qu'est-ce que vous allez faire ? Ils vont vous tuer."

"Pourriez-vous me mettre en communication avec le circuit de lumière à arc de la ville et leur dire d'envoyer tout le courant ? Je vais m'arranger pour mettre mon homme d'une façon quelconque dans le circuit, et jamais il ne saura qui l'aura foudroyé."

"Nous n'avons pas le temps de faire cela. Il faudrait aller à la station des dynamos, faire éteindre toutes les lumières de la ville et établir la communication. Cela prendrait trop de temps et brûlerait tous les commutateurs de la ligne. Par exemple, je puis vous donner tous le courant que nous avons ici, et il y a de quoi anéantir et, au besoin, tuer raide votre chef des Zama. Dans tous les cas, vous pourriez empoigner son revolver avant qu'il en revienne. Lorsque vous serez prêt, appelez-moi. Enterrez le courant et je vais l'envoyer tout le long du gros fil."

— Il me semble que cela prend bien de la télégraphie pour arrêter un train, dit le cowboy mal à l'aise.

— Certainement. Le train est en retard, voyez-vous, et ils ne veulent pas arrêter ici. Je leur ai dit qu'il y avait un train spécial qui devait passer ici en avant de l'express. Ils demandent des détails. Maintenant, je vais bouger un peu. Il faut que je coupe le fil de Centre City. Si je ne le coupais pas, ils pourraient télégraphier au bureau du contrôleur du trafic pour avoir ces détails, et alors l'affaire serait manquée.

— Vous avez raison, continuez.

— Bon, mais ne laissez pas partir ce revolver là.

— Il ne part jamais avant que je le lui dise, et alors, c'est la mort ; tant que vous serez franc, il ne partira pas.

Le télégraphiste ouvrit un tiroir et y prit un morceau de fil de cuivre au bout duquel il attacha des ciseaux. Il mit l'autre bout en communication avec le gros fil de Bloomville. Puis il fit mine d'examiner le commutateur et prenant un pot d'eau, il en arrosa le plancher en disant :

— Veillez à vos pieds, il faut que je mouille le plancher pour que la poussière ne gêne pas mes instruments.

— L'eau ne peut me faire aucun mal au dehors, dit l'homme, pourtant je ne voudrais pas l'essayer au dedans.

Après avoir ainsi humecté le plancher, l'opérateur se remit à sa table. "Klick et lick" fit l'instrument. Une seconde après, un éclair d'un vert fulgurant traversait la pièce, l'homme se leva brusquement :

— Tonnerre, dit-il, qu'est-ce que cela ?

— C'est la première fois que vous touchez juste. Il y a du tonnerre quelque part.

— Je crains que cela ne nous dérange, mais je vais tout arranger. Donnez-moi le tournevis.

Le cowboy tendit le tournevis mais sans cesser de tenir son pistolet braqué. Ce n'était pas un homme à se laisser prendre en défaut. Varner travailla un instant avec le tournevis, puis lui dit brièvement en lui montrant les ciseaux qu'il avait reliés au gros fil.

— Donnez-moi ces ciseaux-là, allons, vite !

Le bandit empoigna les ciseaux, mais au même moment il s'abattit avec un cri sauvage sur la muraille puis se laissa glisser comme une masse sur le plancher.

— Haut les mains, canaille ! s'écria Varner en lui plaçant à son tour le pistolet entre les deux yeux.

Inutile de dire que toute la bande fut invitée quelque temps après par le shérif et son peloton à se rendre dans la prison commune de Bloomville.

La morale de ceci c'est qu'il est bon, dans notre siècle, de ne pas négliger l'étude de l'électricité, quelle que soit la profession qu'on embrasse, fût-elle même peu honorable.